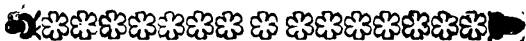


# JOURNAL HELVETIQUE,

JUILLET 1754.



## DISCOURS

*Sur l'Hospitalité d'ABRAHAM, rapportée  
dans le Chap. XVIII. de la GENESE.*

**L'**Humanité que l'on marque aux Passans & aux Voïageurs, en les logeant, & en leur donnant les secours dont ils ont besoin est ce qu'on appelle *Hospitalité*. Cette Vertu est fondée sur les liaisons que la Nature a formées entre les Homes. Elle a été pratiquée dès les tentes les plus éloignés. Elle étoit absolument nécessaire, dans ces comencemens du Monde. Ceux qui cherchoient de nouveaux Etablissemens, ou qui s'égaroient dans leurs Voïages, auroient été bien à plaindre, si personne ne les avoit recueillis. Outre la faim & la soif, les injures de l'Air, à quoi ils auroient été exposés, ils auroient pu être dévorés par les Bêtes féroces, qui

étoient alors en fort grand nombre. Mais heureusement pour eux, ils trouvoient des Homes sociables, qui les recevoient, qui leur rendoient tous les devoirs de l'Humanité, & qui leur indiquoient la route qu'ils devoient tenir.

L'Hospitalité étoit la Vertu favorite des Anciens Patriarches. *Abraham* s'est sur tout distingué par cet endroit-là. Le détail que nous trouvons là dessus dans l'Histoire Sainte est bien digne de nôtre attention. Examinons les principales circonstances de l'Acte mémorable d'Hospitalité de ce Patriarche, que *Moïse* a transmis à la Postérité, dans le Livre de la *Genèse*.

L'Historien Sacré nous dépeint d'abord *Abraham assis sous quelques Chênes*, à l'entrée de sa Tente, dans la chaleur du jour. Il est vraisemblable, que ce Patriarche étoit assis à la porte de sa Tente, pour y trouver quelque fraîcheur, sous l'ombre de ces Arbres, ou à la faveur de quelque petit mouvement de l'Air. Chacun fait combien la chaleur est incommode sur le Midi, dans les Pais Orientaux.

Dans cette situation, ce Saint Home aiant jetté la vüe sur la Campagne, aperçût trois Homes, qui venoient à lui. Sa Maison étoit ouverte à tous les Passans & à tous les Voïageurs. *Moïse* nous le représente ici à l'entrée

de sa Tente, où il est placé come en Sentinelle par la Charité. Il se poste d'une manière à découvrir de loin, s'il ne verroit personne qu'il pût retirer chez lui, pour les mettre à l'abri de la chaleur du jour, & leur rendre le secours de la plus tendre Hospitalité. Il vit de loin trois jeunes Homes qui venoient à lui. Dès qu'il les aperçût, il alla, avec empressement, à la rencontre de ces Etrangers, pour les inviter à loger chez lui. Dès qu'il les eût abordés, il les prie avec beaucoup d'honêteté de lui acorder cette faveur. S'étant mis dans la posture la plus respectueuse, il leur dit, *Messeigneurs, si j'ai trouvé grace devant vos yeux, ne passés pas sans vous arrêter chez vôtre Serviteur.* Il leur témoigne, qu'il leur seroit très obligé, s'ils vouloient bien accepter son logis. On diroit que c'étoit lui, & non pas eux, qui recevoient le bienfait. Il les conjure, avec tant d'instance, qu'on voit bien que ce Saint Home étoit persuadé de cette belle Maxime, que dans ces rencontres on reçoit plus qu'on ne done.

Ce qui doit doner du prix à cette bone réception, c'est qu'*Abraham* ne conoissoit point ceux qu'il acueilloit si bien. Il ne favoit qui ils étoient, & il ne pouvoit les regarder encore, que come de simples Passans. Nous

ne fomes pas nous mêmes trop bien instruits aujourd'hui sur la qualité de ces Voïageurs, C'est une Question agitée depuis long-tems parmi les Interprètes, & qui demande que nous nous y arrêtions quelques momens.

Il y a eu des Pères de l'Eglise, qui ont crû, que ces trois Inconnus étoient les trois Persones de la Trinité. D'autres se sont retranchés à dire, que dans cette Députation il y avoit seulement à la tête, l'une des trois Persones Divines, que c'étoit le Fils de Dieu, celui que nous reconnoissons pour le Messie, que les deux autres étoient des Anges.

Un habile Home, qui a adopté ce sentiment, a tâché de l'établir dans un Ouvrage qui a paru il n'y a pas long-tems. Dans une Dissertation sur ces paroles du VIII. Chap. de l'Evangile de *St. Jean*, qu'*Abraham a vu le Jour du Seigneur*, si on lui demande dans quelle occasion le Patriarche avoit vû le Messie, la Réponse est, qu'il eût cette satisfaction dans l'Histoire rapportée dans ce Chap. XVIII. de la *Genèse*, que l'un des trois Anges qu'*Abraham* reçût chez lui, étoit le Fils de Dieu, & qu'il le reconut pour tel\*.

Cependant de bons Critiques disent d'un autre côté, que ceux qui ont voulu mettre ainsi du merveilleux dans cette Visite faite à  
Abra-

\* Bouillier, *Dissertations Sacrées*, 1750.

*Abraham*, ne se font pas apuiés sur des fondemens assez solides. Il est vrai que l'Auteur Sacré avertit, dès le commencement de ce Chapitre, que c'étoit l'Eternel qui parloit à *Abraham*. Mais on répond à cela qu'un Roi est censé faire lui même ce qu'il fait faire par ses Ambassadeurs. C'est-là un langage usité chez toutes les Nations, & qui est sur tout familier à l'Ecriture Ste. Ces Critiques ajoutent, que si dans cette occasion *Abraham* paroît dans une posture fort respectueuse, s'il se prosterne devant ces Voiageurs, si en leur parlant il leur donne des titres fort honorables, on n'en peut rien conclure non plus pour la présence d'une des Persones Divines. En voici la raison; c'est qu'il paroît clairement, par l'Histoire, qu'*Abraham* prenoit ces Etrangers pour de simples Homes. Ainsi, si le respect qu'il leur rend nous paroît au dessus de nôtre usage ordinaire, on doit simplement l'attribuer à l'honêteté & à la politesse orientale, qui est portée beaucoup plus loin que dans nôtre *Europe*.

Enfin, ce qui semble devoir décider cette Question, c'est le témoignage de l'Epître aux Hébreux. *N'oubliez point l'Hospitalité, dit l'Apôtre, car en la pratiquant, quelques uns ont logé des Anges, sans le savoir* \*. On sent

\* Hébr. XIII. 4.

affez que l'Auteur Sacré fait une visible allusion à l'Histoire que nous expliquons. Or si le Fils de Dieu avoit été à la tête de cette Visite, il n'y auroit rien de plus froid, que ce motif, ou au moins il seroit fort afoibli. L'Auteur de cctte Epitre auroit dû dire, que non seulement il étoit arrivé, à de Saints Patriarches, de recevoir chez eux des Anges, mais qu'ils avoient encore eu l'honneur de loger le Fils de Dieu lui même. Il semble qu'on peut donc s'en tenir à la décision de l'Ecriture Ste, c'est qu'*Abraham*, sans le savoir, *logea des Anges*.

Ceux qui veulent, que, dans cette Visite, il y ait eu une des Persones Divines, font remarquer, que chez les Anciens Païens, & sur tout chez les *Egiptiens*, c'étoit une opinion généralement reçue, que les Dieux prenoient souvent la forme de Voïageurs : pour venir corriger l'injustice des Homes, & réprimer leur violence. Ce qui semble avoir donné lieu à cette opinion, c'est que les Peuples voisins des *Hébreux*, pouvoient avoir appris d'eux, que Dieu avoit quelquefois envoyé des Anges, sous une figure humaine. Les *Grecs* avoient ensuite tiré des *Egiptiens* la même opinion. Voici la raison qu'emploie *Homère*, pour porter à l'Hospitalité. *Qui sait, dit-il, si ce n'est point quelque Dieu*

*Dieu, caché sous l'Habit d'un Pauvre ? Souvent les Immortels, sous la figure de Voïageurs, parcourent les Villes, pour être témoins des violences qu'on y exerce, ou de la justice qu'on y observe.*

Ce sentiment universellement adopté par les Païens, semble avoir son origine dans l'Histoire que nous expliquons. La conformité paroîtra encore plus entière, si l'on consulte la fin du Chapitre, où l'Auteur Sacré continuant à décrire la Marche de ces Anges, dit qu'ils allèrent ensuite à *Sodo ne*, pour reconoitre jusqu'où étoit portée l'insolence & la débauche de ses Habitans. Mais il fufit que les *Païens* eussent appris des *Hébreux*, que Dieu avoit envoyé, dans cette vüe, des Anges, sous la figure humaine, pour débiter aussi de leur côté, que quelqu'un de leurs Dieux subalternes, se travestissoit quelquefois pour parcourir les Villes, dans un semblable dessein. Quoi qu'il en soit, dans le fond, il paroît par nôtre Histoire, qu'*Abraham* ne conut point ces Saints Personages. Il les regarda simplement come des Voïageurs, qui avoient besoin de rafraichissement, & il se disposa aussi tôt à exercer envers eux les devoirs de l'Hospitalité.

Tout le monde fait, & il ne paroît presque pas nécessaire d'en avertir, que les Anciens

ciens n'avoient point d'Hôtellerie. C'est ce qui rendoit l'Hospitalité absolument nécessaire. Il n'y avoit point de Maisons comme aujourd'hui, où l'on pût aller loger pour son argent. Si dans la suite, il y eût quelque espèce d'Hospices, pendant long-tems ils ne furent que pour les Misérables. On n'y trouvoit que le couvert, & il faloit aller chercher soi même des provisions d'une manière fort incomode. L'usage étoit donc, que ceux qui voiageoient alloient loger chez ceux qui vouloient bien les recevoir par honnêteté. Mais l'Hospitalité étoit fort recommandée, & ses droits passoient pour inviolables. Chacun se piquoit même d'avoir un grand respect pour ses Hôtes.

Chez les *Grecs* & les *Romains*, ce que l'on apeloit Honêtes Gens avoient la plûpart des Amis, dans les Villes où ils pouvoient avoir affaire, qui les y recevoient, & qui réciproquement logeoient chez eux, quand ils venoient à leur Ville. Ce droit de loger ainsi les uns chez les autres se perpétuoit dans les deux Familles. Ils se laissoient des marques mutuelles de leur Amitié, qu'on gardoit de Père en Fils. C'étoit quelquefois une Pièce de Monoie, que l'on rompoit par le milieu, & dont chacun gardoit une moitié. Ce pouvoit être aussi quelque autre chose de bois où d'ivoi-



d'ivoire, dont chacun confervoit fa portion avec beaucoup de foïn, pour en faire ufage dans le befoïn. On n'avoit qu'a les produire pour être bien reçu.

Voici, en matière d'Hospitalité, ce qui fe pratiquoit le plus comunément chez les Païens. Lors que l'on étoit averti, que quelque Etranger arrivoit, celui qui devoit le recevoir alloit au devant de lui. Dès qu'il l'avoit rençonné, il le faluoit, il lui tenoit la main & lui donoit le nom de Père, de Frère ou d'Ami. Il le conduifoit dans fa Maïfon, & lui faïsoit trouver tous les fecours dont un Etranger pouvoit avoir befoïn\*.

Après avoir rendu justice aux Païens fur leur Hospitalité, nous devons pourtant re-

reco-

\* On trouve dans *Homère* plusieurs belles Maximes fur l'Hospitalité, Je me contenterai d'en citer une. Un des principaux Officiers de *Ménélas* lui étant venu demander, s'il recevoit des Hôtes, qui se présentoient. Ce Prince ofensé de ce discours, A quoi penfes vous, leur dit-il, de me venir faire une telle demande ? J'ai eu grand befoïn moi même de trouver de l'Hospitalité dans tous les Pais que j'ai traversés, pour revenir dans mes Etats. Veuille le grand Dieu que je ne fois plus réduit à l'éprouver, & que mes peïnes soient finies. Allés donc promptement recevoir ces Etrangers, & les amenés à ma Table. *Virgile* a dit de même.

*Non ignara mali miseris succurrere disco,*

connoître la supériorité qu'avoient sur eux les premiers Patriarches. On peut remarquer, dans *Abraham*, un Homme non seulement disposé à recevoir de bon cœur ceux qui viendront lui demander l'Hospitalité, mais qui va au devant d'eux, & qui, sans les connoître, les presse d'accepter cet office de charité. *St. Paul* exhortoit les Chrétiens à être prompts à exercer l'Hospitalité \*. On voit dans nôtre Patriarche un beau Modèle de cette ardeur, de cette promptitude à exercer cette Vertu.

L'Historien remarque, qu'après avoir fait mettre ces Voïageurs à l'ombre sous l'Arbre qui étoit devant sa Tente, il leur fit laver les piez. C'étoit un des premiers actes d'Hospitalité chez les Orientaux. On voit cette coutume dans divers endroits de l'Écriture Ste. On rend ce même office à *Elieser*, dans la Maison de *Laban* \*\*. J. C. dans *St. Luc*, se plaint de ce que le Pharisien, qui l'avoit invité à manger, ne lui avoit point fait laver les piez †. Les Pais chauds demandoient qu'on eût cette attention pour les Voïageurs, & la manière dont les Anciens étoient chauffés rendoit ce soulagement nécessaire. Ils avoient la jambe nue, & au pié une simple Semelle atachée avec des Courroïes. Ils ne pou-

\* Rom. XII. 13. \*\* Gen. XXIV. 32.

† Luc VII. 44.

pouvoient que contracter beaucoup de poussière en marchant. Leur laver les piez c'étoit les rafraichir & les délasser. Cet office devoit être un des premiers à l'égard de ses Hôtes.

Dès que le Patriarche eût obtenu de ces Etrangers qu'ils logeroient chez lui, il vint promptement en avertir *Sara* sa Femme, qui étoit sa Compagne, & toujours prête à partager avec lui ces Oeuvres de charité. Il lui demande de prendre une certaine quantité de farine, & de cuire promptement du pain.

Les Pains des Orientaux sont fort différens des nôtres. Ce sont des espèces de Gâteaux plats & minces, que l'on cuit, ou sous la Cendre, ou sur des Platines échauffées. Les Arabes, les Sarrasins, les Egyptiens ont encore aujourd'hui la coutume de cuire tous les jours de petits Pains plats, pour la provision de la journée.

Après avoir donné cet ordre à *Sara*, le Patriarche courut en même tems lui même au Troupeau, & il prit un Veau des meilleurs & des plus tendres, qu'il donna à un Serviteur, qui se hata de le faire cuire.

Il est bon de remarquer, que, dans ces anciens tems, les Patriarches mettoient eux mêmes la main à l'œuvre, de même que leurs Femmes. On voit ici *Abraham*, qui

va chercher le Veau qu'il veut faire cuire ; & Sara qui fait actuellement du Pain à ses Hôtes. C'étoit ordinairement le Maître du Logis lui même, aidé de ses Enfans & de la Mère de Famille , qui préparoit à manger à ceux qu'il recevoit.

A en juger par nos usages , on est d'abord surpris de voir des Persones de cette distinction occupées à des emplois aussi bas. Sara païtrit elle même le Pain qu'elle doit donner à ses Hôtes , & Abraham semble s'abaisser à des fonctions fort au dessous de lui. Mais il ne faut pas se laisser prévenir contre les coutumes anciennes, simplement parce qu'elles sont contraires aux nôtres. L'Histoire sainte , de même que la profane , nous apprenent également , que c'étoit alors l'usage de se servir soi même , & cet usage étoit un reste précieux de ce que l'on a appelé l'Age d'Or. On voit dans Homère , l'un des plus anciens Poètes Grecs , les Princes & les Héros faire tout par eux mêmes. On y remarque , par exemple , un Achille, qui reçoit trois Députés de l'Armée Grèque , & qui prépare lui même les Viandes pour un Repas , qu'il leur doit donner.

Les Princesses de ce tems-là n'étoient pas plus délicates. Une éducation mâle les avoit endurcies au travail , & acoutumées aux minif-

ministères que nous trouvons aujourd'hui bas & abjects , mais qui dans le fond étoient conformes à la première destination des Persones de leur Sexe , & plus propres à conserver leur Vertu que les vains Amusemens & le Jeu , qui ont remplacé ces occupations. Telles étoient les Mœurs de ces tems héroïques , de ces heureux tems , où l'on ne connoissoit encore, ni le Luxe , ni la Moleste , & où l'on ne plaçoit l'Honneur , que dans le travail & dans la Vertu.

Ne soions donc pas surpris, si nous voions ici *Abraham*, Maître d'un nombreux Domestique , courant lui même à l'Etable , pour choisir le Veau que l'on doit préparer à ses Hôtes. Ne soions pas surpris, non plus, de voir *Sara* , qui avoit tant de Filles à qui elle pouvoit comander , patissant pourtant elle même le Pain dans cette occasion. L'équité veut, come je l'ai déjà dit, que l'on se transporte, dans ces anciens tems , & que l'on ne condamne pas de certains usages , uniquement parce qu'ils ne sont pas conformes aux nôtres. Après tout oseroit-on dire; que cette délicatesse & cette moleste , qui ont infecté les Siècles suivans , méritent d'être hautement préférées à l'heureuse simplicité des premiers tems , qui étoit un reste très estimable & très respectable de l'ancienne Innocence.

Il ne faut pas omettre une circonstance où *Abraham* fait encore plutôt l'office de Serviteur que de Maître. *Pour lui*, dit l'Historien *il se tenoit debout auprès de ces Voïageurs, sous l'Arbre où ils étoient.* Cette façon de parler, *demeurer de bout auprès de quelqu'un*, signifie se tenir dans la posture nécessaire, pour être à portée de le servir.

Après cette Remarque sur ceux qui servirent ce Repas, il est bon de voir en quoi il consistoit. Nous aurons par là une idée de la Frugalité des Anciens. Il n'est rien moins que somptueux? - Le nécessaire y étoit, & peut être au de là, mais on n'y aperçoit point cette variété de Viandes dont on se pique aujourd'hui. Outre une Pièce de Veau, qui faisoit la base du Repas, on n'y voit d'autre accompagnement que du Lait & du Beurre.

Les Interprètes sont partagés sur la signification du terme de l'Original, qu'on a traduit par du *Beurre*. Quelques uns trouvent, qu'il est plus vraisemblable que c'étoit de la *Crème*. Job a employé le même mot, lors que décrivant sa première prospérité, il dit, *qu'il lavoit ses piez dans la Crème du Lait* \*. Il est plus naturel de traduire ainsi, que de les lui faire laver dans du *Beurre*, come  
on

on lit dans nos Versions. *Dom Calmet* fait beaucoup valoir cette raison, que le terme hébreu doit signifier quelque chose de liquide & de potable. Il est vrai qu'il ajoute une Remarque, qui semble afoiblir beaucoup sa preuve. *Dans les Pais chauds d'Orient*, dit-il, on conserve le Beure liquide & coulant, dans des Vases, dans des Coupes, ou dans des Outres, come l'Huile gelée, dont il a presque la couleur. C'est ce qu'il a appris du Chevalier *Chardin*, dans son *Voïage de Perse*.

*Dom Calmet* auroit pû se servir d'une raison, qui paroît meilleure, c'est qu'il est fort douteux, si dans ces anciens tems, on avoit l'usage du Beure. On fait que les Grecs & les Romains ne l'ont connu que fort tard: L'usage n'en étoit pas encôre bien établi, dans la Grèce, du tems d'*Aristote*. C'est-cé qui paroît par l'Analise qu'il fait du Lait, dans son *Traité des Animaux*. Il n'y conoissoit alors bien distinctement que deux substances. Il ajoute seulement, à la fin du même Chapitre, que l'on-en pourroit tirer encôre une troisiéme, épaisse & figée, à peu près semblable à l'Huile. On reconoit bien là le Beure, mais qui n'existoit encore alors qu'en idée. Il est vrai qu'*Hipocrate*, 40. ou 50. ans auparavant, en avoit dit quelque chose, mais simplement come d'un Remède.

Du tems de *Galien*, l'an 175. de l'Ere Chrétienne, il n'étoit pas encore conu come Aliment. Il est vrai que les Hébreux long-tems auparavant, l'ont regardé, come une Nourriture. On voit, que, dans des tems fort anciens, ils nourrissoient leurs Enfans de Miel & de Beure. A l'égard des *Romains*, ce n'est guère que du tems de *Pline*, que l'on comença à en servir sur les Tables.

Ce Repas peut passer pour frugal. Une Pièce de Veau roti sur le gril, immédiatement après avoir été tyé, & quelque Laitage en font tout l'appareil. On n'y voit rien qui sente la délicatesse, ni la profusion. Telle étoit la frugalité de ces anciens tems. Cependant *Dom Calmet* insinue, que ce Repas fût assez abondant, qu'on y servoit beaucoup de Pain & de Viande. Il apporte quelques exemples de ces Repas anciens, où pour marquer de la distinction à ceux que l'on régaloit, on leur servoit de fort grosses portions. Mais si dans cette occasion on fait cuire une assez grande quantité de Pain, & si l'on tue un Veau, cela n'indique rien de contraire à la sobriété. La plus grande partie de ces Provisions étoit destinée à la Maison d'*Abraham*, qui étoit nombreuse. Outre cela il est à présumer, que de ce qui étoit resté, ces Voyageurs en emportoient actuellement



avec eux une partie, pour ne pas courir le risque des mauvais gites. *Abraham* ne manqua pas de leur faire accepter quelques petites Provisions, à leur départ.

La Curiosité est allée jusqu'à demander, si l'on servit du Vin à ce Repas. Le Médecin *Hecquet* prétend qu'on n'y bût que de l'Eau. *Abraham*, dit-il, *quoiqu'un grand Seigneur & fort généreux, ne donna point de Vin à ses Hôtes. Dans cet Acte d'Hospitalité, il ne les arrêta chez lui, que pour leur donner un peu d'Eau, pauxillum aquæ, & un morceau de Pain, buccellam panis. Il n'y ajouta que du Lait & du Beurre. Et pour la bone chère, il fit prendre le meilleur Veau de son Troupeau, qu'il servit\*.*

Ce Médecin pourroit avoir raison, dans le fond, mais la preuve qu'il emploie n'est point concluante. *Abraham* dit à ces Etrangers, *Venez chez moi boire quelques Verres d'eau.* Donc il ne leur donna point de Vin. En bonne Logique, on peut lui nier la conséquence. Qui ne fait qu'un Home, qui invite quelqu'un à manger, a soin de ne lui pas dire tout ce qu'il lui veut donner. Dans le Siècle passé la manière ordinaire d'inviter une personne à dîner, étoit de lui dire, *Voulez vous venir manger ma Soupe?* De même l'invitation à souper, étoit de venir *manger une Salade*

chez lui. Suposons que dans un Recueil de Lettres de quelque Home illustre du Siécle passé, qu'on auroit donées au Public, ces formules d'invitation se trouvaissent quelque part, un Comentateur, qui, dans deux ou trois cents ans, feroit des Notes, pour éclaircir ces Lettres, pourroit, en raisonnant comme *Hecquet*, faire remarquer que la Frugalité du XVII. Siécle étoit si grande, que lors même qu'on invitoit un Ami à diner, on ne lui donoit qu'une Soupe, & que si c'étoit à soupé, on s'en tenoit à une simple Salade. Puis que, de l'aveu même du Médecin, l'invitation d'*Abraham* à venir manger chez lui un *Morceau de Pain*, ne laissa pas d'amener une Piéce de Veau & du Laitage, le *Verre d'eau* pût bien être acompagné de même d'un peu de Vin. La Boisson ordinaire des Orientaux, dans ces anciens tems, étoit l'Eau, mais ils avoient aussi l'usage du Vin, & rien n'empêche que le Patriárche n'en ait fait servir un peu à la fin du Repas, come un Cordial & un Restaurant, pour des Voïageurs fatigués.

*Moïse* nous apprend, dans la suite de ce Chapitre, que les Voïageurs demandèrent des nouvelles de *Sara*, qui n'avoit point encore parû, & qui aparemment avoit sa Tente à part. L'un deux lui anonça, que malgré son

son grand âge, elle se verroit, dans une année Mère d'un Fils. Sara eût peine à le croire, & donna quelques marques d'incrédulité. Je ne m'arrête point à ces circonstances, parce que mon dessein a été de parler simplement ici de l'Hospitalité d'*Abraham*. La seule Remarque que je ferai là dessus, c'est que la prédiction eût son accomplissement, & que l'on peut regarder la Naissance extraordinaire d'*Isaac*, come la récompense de l'Hospitalité d'*Abraham*, de la même manière que la Résurrection du Fils de la Veuve de *Sarepta*, qui fût opérée par *Elie*, fût la récompense des soins que cette Veuve charitable avoit pris du Prophète, pendant la famine\*.

*Erasme*, dans son *Traité sur la manière de prêcher*, relève toutes les Circonstances de cette Histoire, pour montrer coment il faut les faire valoir dans la Chaire, en recommandant l'Hospitalité.

Il insiste aussi beaucoup sur la Frugalité de ces anciens tems. Il compare la manière dont on régaloit de son tems les Etrangers, avec cette Simplicité Patriarchale. Ce parallèle est curieux. Dans ces cas-là, dit-il, les Pâtés de Venaison, & le Gibier ne sont point épargnés. Le Vin coule avec profusion,

\* I. Rois XVII.

& ce n'est pas bien recevoir un Hôte, que de ne pas le faire boire avec excès. Quelle différence, *ajoute-t-il*, du Repas d'*Abraham*, où il n'y eût que de l'Eau, un Pain cuit sous la Cendre, & du Veau rôti, avant de l'avoir laissé refroidir ?

Il exhorte les Femmes à concourir, avec leurs Maris, à bien recevoir les Etrangers, au lieu qu'on en voit quelquefois de grandes, qui font un mauvais accueil à leurs Hôtes \*

Il a raison de toucher cet Article. Rien ne blesse plus ceux qui logent chez nous, que les mauvaises manières de la Maitresse de la Maison. C'est une Lettre de congé des plus sèches. La moindre marque de mauvaise humeur dans ces occasions, blesse les règles les plus essentielles de l'honnêteté. S'il falloit l'autorité d'un Apôtre, pour corriger ce défaut, nous citerions ces paroles de St. Pierre, *Exercés l'Hospitalité les uns envers les autres, sans murmure* \*.

St. *Chrisostome* dit, que l'Ecriture Ste. a voulu nous faire conoitre, par cet empressement d'*Abraham*, par cette diligence de *Sara*, & par cette promptitude de leur Domestique, de quelle manière nous devons recevoir nos  
Hô-

\* De Ratione Concionandi.

\* I. Pierre IV. 9.

Hôtes, rien ne leur étant plus agréable que l'accueil honête que nous leur faisons, & l'empressement que nous témoignons à les recevoir.

L'Hospitalité nous est souvent recommandée dans les Livres Sacrés. Il est vrai qu'elle paroit n'être plus d'usage aujourd'hui, parce que nos Mœurs & nos Coutumes sont fort différentes des tems anciens. Cependant, si nous l'examinons bien, nous trouverons que l'exercice de cette Vertu a encore lieu dans plusieurs occasions. Ceux qui habitent à la Campagne peuvent la pratiquer assez souvent.

D'ailleurs on peut dire, que malgré les Etablissmens des derniers tems, en faveur des Etrangers, ceux qui manquent de fortune ont encore besoin de l'Hospitalité des Gens de bien. La Guerre, un Naufrage, & d'autres accidens, ne laissent souvent que cette ressource à plusieurs..

Mais cette Vertu a lieu sur tout dans un cas de persécution. Les Etrangers, qui sont obligés d'abandonner leur Patrie pour cause de Religion, méritent particulièrement l'attention des Gens de bien. Il y a quelquefois des Chrétiens zélés, qui voient pour l'avancement du Christianisme, come faisoient autrefois les Apôtres, qui couroient

les Terres & les Mers , pour la propagation de l'Évangile. Les autres sont les simples Fidèles , qui pour la profession de l'Évangile , quittent leur Patrie , & vont chercher des Pais où ils puissent servir Dieu en liberté. Les uns & les autres sont des Etrangers , à qui nos Maisons doivent être ouvertes , & qui sont dignes de nos soins les plus tendres. Il y a des occasions où l'on remarque encore de nos jours quelque trace de l'ancienne Hospitalité , c'est à l'égard de nos Parens ou de nos Amis de Pais étranger. Ceux sur tout qui ont des liaisons de comerce , & qui font des affaires ensemble , se reçoivent mutuellement dans leurs Maisons.

On leur voit un grand empressement à se faire plaisir. C'est dans ces cas là où l'intérêt imite de fort près les fonctions de la Charité. Rien n'est plus louable , que cet empressement à bien recevoir un Etranger. Mais si nous n'exerçons l'Hospitalité , que dans ces rencontres , nous ne faisons rien de plus que ce que font les *Publicains* , & nous demeurons au dessous des *Paiens* mêmes.

Mais , dit-on , l'Hospitalité ne peut s'exercer qu'à l'égard des personnes que l'on conoit bien. Prétend-on que nous logions chez nous des Inconnus ? Ce seroit nous exposer à de grands inconvéniens.

Je répons, que la Charité peut, & doit même, être accompagnée de la Prudence. Cependant, on ne doit pas pousser trop loin la circonspection. Voici une Maxime, qu'il faut établir sur cette matière, & ne la perdre jamais de vûe, c'est qu'il vaudroit mieux se mettre au hazard de recevoir chez soi un Home indigne de nôtre Hospitalité, que de risquer de fermer sa porte à un Home de bien, dans la crainte de se méprendre. Qu'on fasse attention à l'Exhortation qui se trouve dans le XIII. Chap. de l'Epitre aux Hébreux. *N'oubliez pas l'Hospitalité, car c'est en l'exerçant, que quelques uns ont reçu chez eux des Anges, sans le savoir.* Qu'on fasse attention à ces dernières paroles, *sans savoir qui ils étoient.* Voilà la réponse au prétexte que l'on allègue. La conoissance de ceux que l'on loge n'est donc pas absolument nécessaire pour les admettre dans nos Maisons. Du moins *Abraham & Loth*, immédiatement après lui, n'en usèrent pas ainsi. Ils logèrent chez eux des Inconnus. Tant s'en faut que parce qu'on ne conoit pas les gens, on doive présumer qu'ils ne méritent pas les soins que nous prendrions d'eux, que quelquefois ils en sont beaucoup plus dignes que les personnes de nôtre conoissance. *Abraham & Loth* reçoivent des Etrangers, sans

ſans ſavoir qui ils ſont. Ils leur font le meilleur acueil qu'ils peuvent, & ces Voïageurs ſe trouvent être des *Anges mêmes*.

On ne manquera pas de repliquer, que nous ne ſomes plus au tems de ſemblables apparitions. Mais ſans trop inſiſter ſur ce motif, nous pouvons en alléguer bien d'autres, qui ſont de tous les tems. La ſimple Humanité nous porte à ce devoir. On doit auſſi faire attention à la fragilité & à l'inconſtance des choſes humaines. Tel qui recueille aujourd'hui les Etrangers, peut lui même être un jour obligé à quitter ſa Patrie, & avoir beſoin de l'Hospitalité des autres.

On peut faire une Réponſe plus directe, c'eſt que ſi nous ne pouvons plus aujourd'hui courir l'heureux hazard de loger des Anges, quand nous recueillons chez nous des Chrétiens perſécutés pour leur Religion, nous ſomes cenſé avoir logé JESUS-CHRIST lui même. Nous avons ſa déclaration expreſſe là deſſus, dans le XXV. Chap. de St. Matthieu, *J'ai été Etranger, & vous m'avez logé*, dit-il\*. Il faut ſeulement prendre garde de ne pas étendre ces paroles au delà des vûes précises du Sauveur\*\*.

Pour nous exciter à cette Vertu, outre  
l'é-

\* Matt. XXV. 18.

\*\* Voïés là deſſus Journ. Helvét. Novem. 1751.



l'exemple des anciens Patriarches, dont nous nous sommes occupés, on en a d'autres qui se rapprochent un peu plus de notre tems, je veux parler de celui des premiers Chrétiens. On ne sauroit proposer un plus beau Modèle d'Hospitalité que le leur. Ils se distinguoient si fort, par cet endroit là, qu'il faisoit l'admiration des Païens mêmes.

Le Sauveur avoit promis aux Apôtres & à ses Disciples en général, que quand la persécution les obligeroit à abandonner leurs Possessions, & à se séparer de leurs Parens, ils retrouveroient beaucoup plus abondamment ce qu'ils auroient laissé. *Je vous dis en vérité, leur déclare J. C. que personne n'aura quitte pour moi & pour l'Evangile, sa Maison, ses Freres, son Père ou sa Mère . . . qui dès à présent n'en retrouve cent fois autant \**. Nos meilleurs Interprètes ont presque tous dit, qu'il ne falloit point prendre ce Centuple à la lettre, mais que si l'on avoit perdu des Biens temporels, il falloit en faire une compensation en Biens spirituels, qui valent cent fois d'avantage. Mais cette explication ne peut point avoir lieu, parce que *St. Marc* dit expressément, qu'on doit être dédomagé de ce qu'on a laissé, dans un même genre de biens, c'est à

\* Marc X. 29.

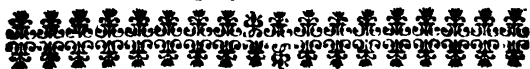
à dire dans les Maisons & dans les Frères qu'on retrouvera. L'Hospitalité des premiers Chrétiens est donc la véritable Clé de ce Passage, come un Anonyme l'a fait voir\*.

Les premiers Fidèles exercoient l'Hospitalité envers toute sorte d'Etrangers, mais principalement à l'égard des *Domestiques de la Foi*. Dans les premiers Siècles on leur donoit des Lettres de Comunion, qui les recomandoit d'une manière plus forte. *Dom Calmet* a une Conjecture, que je rapporterai ici pour sa singularité. Il croit que les deux dernières Lettres de *St. Jean l'Evangeliste*, pourroient bien être de ces Lettres de Comunion & de Recomandation, que l'on donoit aux Chrétiens qui alloient en Voïage.



RE-

\* Bibliot. Raïson. T, XLI. p. 201.



## REMARQUES

*Historiques & Critiques sur un Livre qui a pour titre, Histoire du Parlement d'Angleterre, par Mr. l'Abé RAYNAL.*

AUX JOURNALISTES.

**O**N verroit, MESSIEURS, avec plaisir, dans vôtre Journal, des Extraits bien faits, non seulement des Livres nouveaux, mais encore de ceux qui ont paru depuis quelque tems, lors qu'ils sont utiles ou agréables. Le Lecteur se plait à considérer d'un coup d'œil, ce qu'un Ouvrage renferme d'intéressant, & d'essentiel : Il aime à contempler, come en miniature, un Tableau dont les traits étant rapprochés, en acquièrent souvent plus de grace & plus de force. Vous nous avez donné quelques Extraits dans ce goût, qui ont été reçûs très favorablement. J'espère que celui-ci aura le même succès. J'y joindrai quelques Réflexions, qui serviront d'éclaircissement. Il s'agit ici d'un Morceau d'Histoire fort curieux. L'Auteur a eu soin de l'orner de toutes les graces du stile ; on peut même dire qu'il les a prodiguées. Il me permettra de remarquer  
que

que des Figures & des Antithèses multiples & trop recherchées fatiguent souvent l'attention du Lecteur, sur tout dans une Histoire, qui ne demande qu'une expression noble & naturelle; une narration nette & soutenue, qui développe les Faits, & rende les Evénemens come présens à l'Esprit. Des éclairs & de faux brillans, éblouissent, mais n'éclairent pas. Un autre défaut qu'on peut reprocher à Mr. *Rainal*, & qui ne se fait que trop sentir en lisant cette Histoire; c'est une partialité marquée contre les Ennemis de la *France*; sur tout, à l'égard de **GUILLAUME III.** qui fût un de ses plus dangereux Adversaires. Si la première Loi d'un Historien est d'être fidèle à la Vérité; je suis fâché que nôtre Abé ait quelquefois négligé une règle si juste & si indispensable. On doit bien prendre garde de ne pas montrer de l'Esprit, aux dépens du Vrai. J'entre en matière.

*L'Angleterre*, dit Mr. *Rainal*, *si célèbre aujourd'hui, est la dernière Contrée de l'Europe, qui ait comencé à devenir célèbre* \*. C'est ainsi que nôtre Auteur a présumé. Il s'est sans doute

\* Note des Editeurs: **JULES CESAR**, l'Empereur **CLAUDE**, & **AGRICOLA**, Beaupère de l'Historien *Tacite*, avoient déjà de leur tems, rendu cette Contrée célèbre par leurs Conquêtes.

doute fût bon gré, d'avoir rencontré une opposition si ingénieuse; mais lors que l'enthousiasme est plus dans les termes que dans la pensée, elle a quelque chose de puéril qu'on doit éviter. L'Angleterre fût connue d'abord sous le nom d'*Albion*, & dans la suite sous celui de *Brétagne*. On ignore également l'origine de ses Fondateurs, & de ses premiers Conquêteurs.

L'Angleterre, continue Mr. R\*\*, qui avoit été déchirée tour à tour par les *Ecoffois*, les *Saxons* & les *Danois*, comença à prendre une forme plus tranquille & à respirer sous *Guillaume* dit le Conquerant. Ce Prince avoit signalé les commencemens de son Règne par sa modération, & son équité; il le comença come *Auguste* avoit fini le sien, & le termina come *Auguste* avoit commencé. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Guillaume I.* fut la fin de son Règne ne gouverna plus ses Sujets avec le Sceptre, mais avec l'Épée: Il anéantit les Privilèges de la Nation; il s'appropriâ ses Biens, il lui donna d'autres Loix & un Peuple qui aimoit la Liberté, fût contraint de gémir sous le joug du Despotisme.

Peut être qu'un Gouvernement aussi dur & aussi opposé au génie de la Nation n'a pas peu contribué à lui inspirer cette horreur qu'elle a toujours marquée pour le Pouvoir.

Arbitraire. Elle n'a pas témoigné moins de répugnance pour la Superstition. A cet égard elle avoit un Modèle dans le Monarque dont on vient de parler : *Guillaume*, débarquant en *Angleterre*, fit un faux pas, & tomba sur ses deux mains; Loin de s'alarmer de cette chute, il s'écria avec gaieté. *Je prens possession de l'Angleterre, elle est à moi; je la saisis des deux mains.* Il tourna habilement, en Augure favorable, ce que la Superstition auroit regardé come un très mauvais présage.

La grande *Chartre*, qui fait le fondement des Droits du Parlement, & des Privilèges de la Nation, a servi de prétexte ou de cause légitime à toutes les Guerres Civiles, qui ont déchiré l'*Angleterre*. Cet Acte fameux doit son origine à HENRI I. qui sût l'é luder adroitement; mais son établissement fixe & permanent, ou plutôt sa force & son autorité dérivent de la foiblesse de *Jean sans terre*, Prince indigne de la Courone, & qui a deshonoreré le Trône par sa lâcheté, & par ses crimes. Voici le Portrait qu'en fait nôtre Auteur. *Ce Prince, dit-il, n'eût de l'esprit que pour nuire, du feu que pour brouiller, du courage que pour détruire. La Guerre & la Paix lui étoient également à charge. Par imprudence, il entra dans toutes les grandes Affaires,*

Et par incapacité il en sortit toujours honteusement. La prospérité Et l'adversité le dégradèrent également, l'une en l'élevant Et l'autre en l'abaissant trop. Ce fût un Scelerat mal habile, qui ne tira jamais aucun avantage de sa méchanceté : Sans Religion Et sans honneur, il étoit aussi embarassé dans les Affaires où il faisoit de l'adresse, Et des expédiens, que s'il n'eût voulu se conduire qu'en Homme de bien.

Mr. l'Abé Raynal aime les Portraits, & son Histoire en est remplie. Je ne sai s'ils sont bien fidèles, & s'il ne préfère point la beauté du coloris à la ressemblance. Ce qui me fait naitre quelque doute à ce sujet, c'est que les Originaux qu'il peint ne sont pas conformes à ceux dont le Père d'Orléans nous trace l'Image, dans ses Révolutions d'Angleterre. Je n'en citerai ici qu'un seul exemple :

Mr. Raynal nous représente Henri VI. come un Prince presque imbécile, qui fût également le jouet de ses Concurrens, de ses Sujets, & même de sa Femme, la fameuse Marguerite d'Anjou, aussi célèbre par son courage, que par ses malheurs. Le Père d'Orléans, nous donne une idée plus avantageuse de ce Roi infortuné : S'il n'eût pas des Qualités brillantes, il ne manquoit pas de Vertus solides : Il auroit sù gouverner

un Peuple plus docile & moins inquiet, que les *Anglois*; mais l'un & l'autre de ces Historiens s'accordent à louer la valeur & l'habileté de la Reine son Epouse : Il ne tint pas à elle d'afermir le Trône, ébranlé & renversé par l'Ambition du Duc d'*Torck*. Cette Princesse, dit-on, étoit si belle, & avoit un air si grand & si vénérable, qu'elle se fit respecter, par un Voleur, qu'elle trouva dans une Forêt où elle s'étoit retirée, elle & son Fils, après la perte d'une Bataille. Sauvés, lui dit-elle, en lui remettant son Fils, entre les bras, *l'unique espoir de l'Angleterre*. Le Brigand fût fidèle, & sauva le Prince.

Les grands Homes fondent les Empires, les bons les afermissent, les mauvais les détruisent. La Révolution, qui avoit comencé sous le Roi *Jean sans terre*, ne prit fin que sous le Règne de *Henri III.* son successeur, qui avec moins de Vices n'eût pas de grandes Vertus, & qui ne se soutint sur le Trône, que par la valeur & le génie de son Fils *Edouard*.

Ce fût en 1234. sous le Règne de ce même *Henri III.* que le Parlement eut une forme fixe & déterminée, quoi qu'il faille remonter au Règne de *Henri Ier.* pour trouver son origine; mais le Parlement étoit si foible dans sa naissance, qu'il n'étoit pas



encore redoutable au Souverain. A peine le Roi eût il acordé à la Nation les grandes Prerogatives dont elle est si jalouse, qu'il en reconut les inconveniens & qu'il pensa à les révoquer. Son Règne se passa ainsi à disputer avec ses Sujets, à céder son Autorité, & à la reprendre; à être le jouët de son Peuple & à chercher à en devenir le Tiran. Etrange extrémité pour un Souverain, de ne pouvoir régner que sur des Esclaves, ou d'être forcé à le devenir lui même! Ces flots agitérent la Nation, durant l'espace de près de 30. Ans; le même Orage s'est renouvelé avec autant de fureur sous l'Empire de plusieurs Princes, & je ne sai si les Ondes sont encore parfaitement calmées. *Charles Ier.* fit du moins naufrage dans cette Tempête. Mais avant que de venir au Règne de ce Prince infortuné, je dois dire un mot de quelques uns de ses Prédecesseurs.

EDOUARD I, l'un des plus grands Héros de l'Angleterre, noircit son Règne par le supplice honteux & cruel, qu'il fit souffrir à *Valleis*, qui défendit long-tems contre lui la Liberté de l'*Ecosse*, sa Patrie. Cet Evénement me rapelle le Sort funeste du malheureux *Pakul*, que *Charles XII.* Roi de *Suède* fit rouer, pour un sujet semblable.

*Le Crime fait la honte & non pas l'Excusant.*

On meurt toujours glorieusement, quand on meurt pour la Patrie.

Le Roi d'Angleterre ne tira pas de la mort de *Walleis* tout le fruit qu'il s'en étoit promis. Les *Ecoffois* opprimés subirent assés patiemment le joug pendant quelque tems ; mais les *Anglois* n'en devinrent pas plus traitables. Pour regagner leur confiance, que ce Prince avoit perdue, en voulant régner sans son Parlement, il se mit dans la dépendance, & assura lui même aux Comunes leur Autorité. Il ordona, que chaque Comté ou Province députat deux Chevaliers, chaque Cité deux Citoiens, chaque Bourg deux Bourgeois, au Parlement, qui devoit s'assembler, afin de consentir à ce que les Barons & les Pairs du Roiaume jugeroient à propos d'ordonner & d'approuver. Il est certain, que les Comunes n'avoient pas alors Voix *délibérative*, mais seulement *représentative*. Aussi sous ce Règne les Députés des Comunes ne parloient jamais au Monarque, qu'en Suplians : Ils lui représentoient les Grieffs de la Nation, & le prioient d'y remédier par les Avis des Seigneurs spirituels & temporels. Tous les Arrêtés sont conçus en ces termes, *Acordé par le Roi, & les Seigneurs spirituels & temporels ; aux pieres & aux sollicitations des Comunes*. On fait jus-  
qu'à

qu'à quel point elles ont, dans la suite, étendu leurs prérogatives. Chez les Romains, le pouvoir des Tribuns étoit très borné au comencement; mais peu de tems après leur établissement, ils comencèrent à faire trembler le Sénat, come les *Communes* ont fait trembler les Rois. Mr. de *Voltaire* a donné une juste idée du Gouvernement d'*Angleterre* dans ces Vers,

*Aux Murs de Westminster on voit paroître ensemble  
Trois Pouvoirs étonés du noeud qui les rassemble,  
Les Députés du Peuple, & les Grands, & le Roi,  
Divisés d'intérêt, réunis par la Loi;  
Tous trois Membres Sacrés de ce Corps invincible,  
Dangereux à lui même, à ses Voisins terrible.*

Crainte d'étendre trop cet Extrait, je glisserai légèrement sur les Règnes suivans; qui nous ofrent cependant des Faits très curieux; de grands Crimes, & de grandes Vertus. Les Révolutions présentent un spectacle fort intéressant; elles dévelopent les Talens, & font briller ceux qui ont des Qualités supérieures.

On vient de voir que le Parlement n'avoit pas l'Autorité législative sous *Edouard Ier*; il l'usurpa sous *Edouard II*; Ce fût sous son Règne, que les Seigneurs prirent le titre de *Milords*. Ce Prince, par sa foiblesse &

son peu d'intelligence, étoit tout propre à perdre le pouvoir que ses Ancêtres avoient acquis par leur fermeté & leurs lumières. Avant lui la formule des Edits étoit telle : *Nôtre Souverain Seigneur a pourvû & établi les Actes suivans.* Le pouvoir de faire des Loix a été, dans tous les tems, & chés toutes les Nations, la marque la plus distinctive de l'Autorité Souveraine; mais *Edouard II.* n'en avoit que l'ombre; ses Favoris le gouvernoient d'une manière honteuse & presque absolue; plus atachés à eux qu'à la Courone, leur chute entraîna la sienne. Mais come la chute des Princes est trop grande, pour n'être pas tragique; en perdant le Sceptre, il perdit la Vie.

Le Parlement avoit usurpé la Puissance Législative sous *Edouard II.*, & les Comunes l'usurpèrent sur le Parlement, sous le Règne d'*Edouard IV.* Ce fût sous ce Prince, que l'on vit éclore les Factions de la *Rose rouge*, & de la *Rose blanche*, dont les fureurs firent de l'*Angleterre*, pendant plus d'un Siècle, un Théâtre d'horreur & de carnage. Les Chefs des deux Partis ne paroissoient se faire la Guerre, que pour savoir qui auroit droit d'exterminer plus de Citoïens; & les *Anglois* ne voulurent plus de Maitres, qui n'eussent été portés sur le Trône par des Fleuves de Sang.

Le Parlement profita de ces Divisions , pour achever de ruiner l'Autorité Roïale. Ce n'est , dit l'Abé , *Raynal* , que dans les malheurs de la Patrie , que ce grand Corps a puisé ses Droits : Il lui a falu exciter des troubles, ou les fomenter, pour parvenir à se rendre redoutable à ses Maitres : Ainsi au lieu de dire , come auparavant , *Acordé aux prières & aux supplications des Comunes, par le Roi & les Seigneurs* ; on mit , *Acordé par le Roi & les Seigneurs, avec le consentement des Comunes.*

Ce fût principalement sous le malheureux Règne de CHARLES Ier. que les *Comunes* abusèrent de leur Autorité , & se rendirent redoutables. C'est ici où l'on peut appliquer naturellement la pensée de nôtre Auteur , que les *Anglois* affectent d'avilir le Trône, pour en tirer droit de mépriser leur Maitre.

*Charles* vouloit l'être , & pour le devenir , il résolut de se passer du Parlement, dont il étoit très mécontent ; mais come il avoit besoin d'Argent , il fit revivre d'anciens Droits abolis par la Coutume ; il imposa des Taxes , refusées par le Parlement , & exigea des Contributions avec une hauteur , qui souleva la Nation. Il sembloit ignorer , que le Roi, qui est ailleurs le Juge Souverain , n'est en *Angleterre*, que le pré-

mier Magistrat du Roïaume. Chacun fait que ce Prince infortuné, & mal conseillé, fût la Victime du Parlement, ou plutôt des Fanatiques. Parmi ces Fanatiques, Cromwel tenoit sans doute le premier rang: Voici le Portrait qu'en fait l'Abé Raynal. *Cet illustre Scélerat, dit-il, ne peut-être loué sans horreur, ni méprisé sans injustice: On est forcé de l'admirer & de le détester tout ensemble. Il avoit une supériorité d'esprit, qui donnoit un air d'équité aux Actions les plus criminelles. Plus grand que ses succès, on étoit sûr de n'être jamais vaincu, quand on marchoit sous ses Drapeaux. J'ai été curieux de comparer ce Portrait, avec celui que fait du même Cromwel un grand Orateur, l'Illustre Bossuet. Voici come il s'exprime. Un Home s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, Hipocrite raffiné, autant qu'habile Politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable, dans la Paix & dans la Guerre, qui ne laissoit rien à la Fortune, de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil & par prévoïance, mais au reste si vigilant & si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées: Enfin, un de ces Esprits remuans & audacieux, qui semblent être nés pour changer le Monde.*

On trouve dans le premier Portrait plus de

de brillant & de coloris ; mais on y trouve aussi quelque chose d'affecté ; le second est plus noble & plus naturel : On y admire ces traits forts & nerveux , qui caractérisent , un grand Peintre. *Cromwel*, dit *Voltaire*, portoit l'Épée d'une main, l'Évangile de l'autre, & couvrit des qualités d'un grand Roi les vices d'un Usurpateur.

Mr. *Raynal* place parmi les Fanatiques , qui précipitèrent la chute de *Charles*, un nommé *Fiennes* ; dans qui, dit-il, les Ministres de Genève avoient fortifié le mépris de l'Autorité. Cette imputation est si injuste, si fautive , & si odieuse , que je ne puis m'empêcher de la relever. Il est certain, que dans tous les tems, les Ministres de Genève ont prêché l'Ordre, la Subordination & l'Obéissance au Magistrat légitime. Ils ont constamment condamné la licence & la rébellion. On m'a même assuré, que jamais *Fiennes* n'a été à Genève.

Mais comment nôtre Abé ménageroit-il les Protestans, lui qui parle assés cavalièrement de la Cour de Rome & des Jésuites : Législateurs dans le Paraguay, Savans à la Chine, Missionnaires dans le Canada, ils n'ont jamais été que des Factieux dans la Grande Bretagne. Voici ce qu'il dit des Papes, en parlant de *Jean sans terre*, qui eût la lâcheté de mandier leur Protection. Depuis long-tems les Chefs

*de la Religion franchissoient criminellement les limites que le Ciel leur avoit prescrites : Las d'édifier l'Univers par leur Piété, ils comencèrent à l'étonner par leur Ambition. Au gré de leurs passions, la Chrétienté est un Empire dont ils étoient les Maitres. Ils ne regardoient les Trônes, que come de simples Fiefs de leur Thia-re, & Rome moderne, avec des Bulles, voulut disposer aussi souverainement des Courones, que l'ancienne Rome l'avoit fait avec des Armées. Dès lors le Lien précieux, qui unissoit les Peuples & les Souverains, fût rompu. Les Nations ne virent plus que des Tirans dans leurs Maitres. Les Courones furent chancelantes sur la tête des plus grands Monarques, & les Jours des meilleurs Rois furent en péril.*

On pourroit citer en preuves de ce que vient de dire Mr. R\*\* la Mort tragique de *Henri III.* Roi de France, & celle de son Successeur *Henri le Grand.* Tous les deux furent immolés pas des Moines, qui pat ce Sacrifice, crurent faire leur cour au Pape & mériter le Ciel.

Mais l'endroit où l'Abé *Raynal* s'est montré le plus partial, c'est lorsqu'il parle de *Guillaume III.* Roi d'Angleterre: On peut dire qu'il cesse alors d'être Historien, & qu'il lève tout à fait le Masque. Ce qu'il y a encore de surprenant, c'est qu'à ce sujet, il



tombe en contradiction avec lui même. Ceci demande des preuves, & je vai les fournir. Nôtre Abé me pardonera si la Vérité m'engage à défendre ici la mémoire d'un Prince, qui a soutenu la Religion Réformée, & défendu la Liberté de l'Europe.

*Guillaume III.* dit nôtre Auteur, ne parvint à conoitre les différentes Cours de l'Europe, qu'en ignorant l'interieur des Etats, qu'il étoit chargé de gouverner. Il eût plus de pénétration pour conoitre les Homes, que de Talens pour les gagner. Le grand Art des Souverains, l'Art de former les Homes, lui fût tout à fait inconnu. Les Talens sous son Règne ne donnoient nul droit aux Honeurs; ils étoient décernés par l'humeur & par le caprice. La Guerre ne fût pas son côté brillant. Il ne se mesura avec aucun General, sans être battu. Il montra, sur le Trône d'Angleterre, une grande inaplication, & très peu de capacité\*.

On ne peut guères dire plus de mal d'un Prince. Ne semble t'il pas que *Guillaume III.* fût un de ces Rois *fainéans*, dont parle *Despréaux*, dans son Portrait de la *Mollese*, qui s'en-

\* Mr. l'Abé *Ladoccat*, Docteur & Bibliothécaire de Sorbone, & Professeur de la Chaire d'Orléans en Sorbone, est d'un Sentiment bien oposé à celui de Mr. *Raynal*. Voies l'Art. de *Guillaume III.* dans son Dictionnaire Historique, imprimé à Paris en 1752.

*S'endormoient sur le Trône, & le servoant sans honte, Laissoient leur Sceptre aux Mains ou d'un Maire ou d'un Comte.*

Cependant, il fût mettre des bornes aux Conquêtes de *Louis XIV.* La *France* n'a guères eû d'Ennemi plus habile & plus redoutable: Il sauva la *Hollande*, qui étoit en quelque sorte devenüe sa proie. Il soutint en *Angleterre* la Religion & la Liberté chancelantes. Il força *Jaques II.* qui étoit sur le point d'y établir le Papisme & le Pouvoir arbitraire, à en sortir: Il vainquit en *Irlande* ce même Prince, aidé & soutenu des forces de la *France*. Son Nom seul y répandoit une si grande terreur, que sur le simple bruit de sa mort, on fit à *Paris* des feux de joie; à peu près come les *Romains*, en auroient fait s'ils eussent apri la mort d'*Annibal*, après la Bataille de *Cannes*.

Qu'il me soit permis d'étendre d'avantage ce Tableau & de le représenter avec toutes ses couleurs. Pour conoitre la supériorité du Génie de *Guillaume III.* il faut se représenter la situation de la *Hollande*, quand elle fût come forcée à nommer ce Prince *Stheadouder*. Ses Places ouvertes, n'ayant pour Gouverneurs que de jeunes Gens, sans expérience; l'Etat sans Troupes, & sans Finances; point de Discipline; une Milice levée à la hâte, aussi peu faite à obéir, que les Officiers

ciers étoient peu propres à comander; un Peuple que son désespoir rendoit furieux, & qui venoit de massacrer deux de ses principaux Magistrats \* qui n'avoient point comis d'autre Crime, que celui de n'avoir pû empêcher les malheurs de leur Patrie; *les Pais-Bas* couverts tout à coup de Troupes nombreuses & aguerries, comandées par les plus habiles Généraux de l'Europe, & combattant sous les yeux d'un Prince, sous lequel toute l'Europe trembloit; *l'Angleterre* liguée avec lui, & unissant ses forces aux siennes, pour envahir un petit Etat, qui ne trouva d'azile qu'en se couvrant de ces mêmes Eaux, auxquelles il doit en quelque sorte sa naissance, & de ressource que dans la Valeur d'un jeune Prince de la même Maison, à laquelle il doit sa Liberté. Ses succès justifient son élévation. L'Armée *Françoise* fût forcée de reculer. *L'Angleterre*, ouvrant enfin les yeux sur ses vrais intérêts, fit la Paix, & come si le Prince d'*Orange* eût inspiré son Courage à toute l'Europe intimidée, elle rompit ses entraves, & vola au secours du Peuple opprimé.

Le Président *Hainaut*, moins partial que l'Abé *Raynal*, dit dans sa Chronologie; Que si *Guillaume III.* n'a jamais pû vaincre, il n'a

\* Mrs. de Witt.

n'a aussi jamais été défait, & qu'on pouvoit dire de lui, ce qu'on disoit de l'Amiral de Coligni, que ses Retraites valaient des Victoires. Ce n'est pas assez de dire que *Guillaume III.* n'a jamais été défait, j'ajoute qu'il a su vaincre. Un habile Historien met le Passage de la *Boyne* fort au dessus du fameux Passage du *Rhin*, en 1672. La Bataille qui le suivit, & la Victoire que remporta ce Monarque consterna ses Ennemis.

L'illustre Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire du Brandebourg*, dit, que *Guillaume III.* réunit les Peuples les plus divisés, concilia les intérêts les plus opposés, assujettit les Esprits les plus indépendans, & gagna la confiance de plusieurs Princes. Il étoit si fécond & si vigilant à réparer ses pertes, qu'on pouvoit le comparer à l'Hydre de la Fable, qui se reproduisoit sans cesse. Il étoit, ajoute-il, aussi respecté de ses Ennemis après ses Défaites, que *Louis XIV.*, l'étoit après ses Victoires.

Il me seroit facile d'accumuler un plus grand nombre d'Eloges d'un Prince, que ses Ennemis ont été forcés de louer. L'Abé *Raynal* lui même, n'a pu s'empêcher de dire, *Trois Provinces de la Hollande avoient déjà subi le joug du Vainqueur, les autres étoient come assurées du même sort, lors que l'Elect*  
tion

*tion d'un Sthadouder retira l'Etat de ses ruines; Guillaume III. devint le Restaurateur d'une République, dont ses Ancêtres avoient été les Fondateurs & les Défenseurs.*

Ceci n'est pas la seule contradiction dans laquelle nôtre Historien est tombé : J'en citerai encore une qui tombe sous mes yeux ; me réservant à en rapporter d'autres, si ces Remarques sont goûtées. Dans le Portrait qu'il fait d'Edouard I. il dit : *Il étoit cruel quoi que brave ; moderé, quoi que Conquerant, vindicatif, quoi que bon.* Je ne fais comment on peut dire, qu'un même Home est en même tems *bon & cruel.* On peut mieux concilier la qualité de *Conquerant* avec celle de la *Moderation* ; mais *Edouard*, en marqua-t'il beaucoup, lors qu'il usurpa l'*Ecosse* sur son Roi légitime, & qu'il s'empara de la Province de *Galles*, en faisant mourir *David*, à qui elle appartenoit ? Mr. L'Abé *Raynal* ne parle pas plus favorablement de la *Hollande* qu'il a parlé de *Guillaume III.* *Les Arts & les Sciences*, dit-il, *sont en Hollande, sans encouragement, & sans recompense.* On n'y regarde les *Ecrivains*, que come des *Homes frivoles*, qui sont païés de leurs *Ouvrages* par les *loüanges* qu'ils reçoivent ; il n'y a ni *Pensions*, ni *Prix*, ni *Académies.* Cependant, après la Révocation de l'Edit  
de

de *Nantes*, où selon nôtre Auteur, *la Religion ne gagna rien, mais où l'Etat perdit beaucoup*, les *Hollandois* reçurent à bras ouverts, plusieurs illustres Auteurs fugitifs, & récompensèrent généreusement leurs travaux. Il y a en *Hollande* plusieurs Universités très célèbres; & dont les Professeurs sont fort bien païés: Les Livres qui s'y impriment sont recherchés dans toute l'Europe.

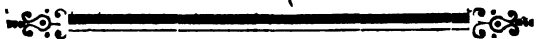
Il ne me reste plus qu'à fixer, après l'Abé *Raynal*, l'idée qu'on doit avoir du Parlement d'*Angleterre*. Le Roi a seul le pouvoir de le convoquer, de le proroger, & de le casser. Il est composé de la Chambre haute ou des Pairs, & de la Chambre basse ou des Communes: Elles délibèrent séparément; ce qui a été conclu dans l'une est communiqué à l'autre par des Députés. Si la Délibération est approuvée par les deux Chambres, elles expriment leur Approbation, en ces termes: *Les Seigneurs & les Comunes ont consenti*. Si les deux Chambres ne peuvent s'accorder, la délibération est nulle. Mais leur consentement, n'a aucune force sans celui du Roi, qui fait l'ouverture du Parlement assis sur son Trône. Avant la Séance, il faut prêter trois Sermens, celui d'*Allégeance*, par lequel on reconoit que la Puissance Roïale est supérieure à toute autre; celui de la *Supré-*

*matie*, par lequel on reconoit le Roi pour Chef de l'Eglise de la Grande Bretagne, & celui du *Test*, par lequel on renonce à l'Eglise Romaine. Quelqu'un disoit affés plaisamment, qu'il en faudroit faire prêter un quatrième, qui obligeroit de croire en Dieu les Athées & les Incrédules, qui sont en grand nombre en *Angleterre*, de même qu'en *France*; la Religion étant le plus ferme soutien d'un Etat, & le frein le plus puissant contre la Rebellion & la Tiranie.

Les *Comunes* s'attribuèrent à elles seules toute l'Autorité, pendant la Prison de *Charles I.* ou plutôt *Cromwel* la mit en dépôt entre leurs mains, pour en disposer à son gré; mais come plusieurs Membres de la Chambre basse, pénétrèrent ses vûes, & firent quelques pas pour s'y opposer, il fit exclure, ou emprisonner par l'Armée environ deux cent Membres des *Comunes*; & come il redoutoit encore d'avantage la Chambre haute, il fit déclarer dans la Chambre basse, que le pouvoir de faire des Loix appartenoit à elle seule, & que le consentement des Seigneurs n'étoit point nécessaire; la Souveraine Puissance dérivant du Peuple. Cette Souveraine Puissance, que les *Comunes* s'attribuoient, ne dura qu'autant que *Cromwel* le voulût. Pour montrer qu'elle dépend

doit entièrement de lui , il se rendit à *Westminster* suivi de ses principaux Officiers , & en chassa ignominieusement le Parlement, qui y étoit asséssemblé , & fit mettre sur la Porte , *Salle à loier*.

On voit, par ces Remarques, que le Livre de Mr. l'Abé *Raynal* mérite l'attention du Public , mais il plairoit d'avantage , s'il eût moins cherché à plaire.



## LE SPECTATEUR

DE'S INTERESSE'.

### IX. DISCOURS.

*Es modicus votis , preffo lare , dulcis Amicis.* \*

P E R S :

**J'**étois il y a quelque tems chez Mr. de \*\*\*  
L'Assemblée étoit nombreuse. *Damon*  
& *Acaste* fixérent mon attention. Le premier étoit un Jeune Home , qui se hâtoit de dissiper un riche Héritage , dont la mort de son Père l'avoit laissé, depuis peu , en possession. Le second ne parloit que du Ministre , des Protecteurs qu'il avoit près de lui , & des

\* Vous ne fatiguez point le Ciel de Vœux ambitieux , vous vivez avec une sage Oeconomie : Eh bien vous en êtes plus propre à l'Amitié.



des honneurs auxquels il prétendoit s'élever par leur moien. Je descendis au Jardin, pour chercher la solitude. Mon Cœur regretoit un Ami nécessaire à ma félicité. L'absence m'avoit ravi *Philope*, depuis deux Mois: Les Objets extérieurs ne pouvant remplir le vuide qu'il caufoit dans mon Ame, je cherchois à le réparer, en m'occupant de son idée. Je le suivois dans une Terre étrangère, j'en fixois son départ, je calculois les momens de son retour: Déjà je croiois le tenir dans mes bras; déjà je me sentoiss presser entre les siens: Séduit par un enchantement aussi doux, mon Cœur s'y livroit tout entier, & lui prêtoit de la réalité.

*Acaste* & *Damon* m'arrachèrent à une erreur que je chérissois. Que je leur en voulus de mal! Un air sombre & pensif, un maintien négligé, quelques phrases, placées de loin en loin, dans une Conversation, & coupées par sentences, c'en est souvent assez pour mériter le nom de Philosophe; il est du bon ton de les conoitre; c'est ce dont je m'aperçûs bien tôt. Après quelques discours, dans lesquels *Acaste* me vanta son crédit, & *Damon* ses Parties de plaisir, l'un & l'autre m'en ofrirent le partage, en me demandant mon Amitié. J'étois près d'une Platebande, garnie de Fleurs; je m'arrêtai; Ne

trouvez vous pas, leur dis-je, que cet Oeillet affecte bien agréablement l'odorat ? On ne peut rien de mieux s'écrièrent-ils. Et ce Pavot continuai-je ? Ah, Monsieur, me répondit *Damon*, cette Fleur plait à l'œil ; mais vous savez qu'elle répand une odeur désagréable. Messieurs, repris-je alors, il n'y a que quelques heures qu'on eût eû peine à les préférer l'une à l'autre : Le panache superbe de la première, ne l'emportoit pas sur le brillant ponceau de la dernière : Le Soleil s'est levé, les a échauffées ; il leur a assigné leur prix. Ce que les rayons de cet Astre font pour les Fleurs, un Commerce familier le fait à l'égard de l'Amitié. Il distingue entre les Objets, ceux qui n'ont que l'apparence, d'avec ceux qui y joignent la réalité. Je vous plais aujourd'hui, peut être demain ; vous inspirerai-je d'autres sentimens ? Entre plusieurs défauts, j'ai ceux de faire peu de cas des honneurs, & de fuir les plaisirs bruyants.

*Acaste* laissa alors tomber sur moi un regard dédaigneux, & sortit, sans doute pour aller faire sa Cour à ses Protecteurs. *Damon* courût, en ricanant, rejoindre la Compagnie, pour y étaler des brillants, d'un nouveau goût. C'est ainsi, *Lecteur*, que je me défis de mes Importuns.

Vous vantez l'Amitié, *Acaste* ; mais votre  
cœur

œur est il d'acord avec vôtre bouche ? Répondez moi. Etre souverainement heureux , c'est selon vous , être assis aux premières places ; c'est ne voir personne au dessus de soi. L'Amitié est subordonnée à ce sentiment , & si elle coute quelque peine à aquérir , s'il faut examiner avec soin les Mœurs de *Chrisante* , chercher les rapports que son caractère a avec le vôtre , le suivre aujourd'hui dans le Tourbillon des Plaisirs , demain dans les Affaires , le saisir une autrefois dans l'Adversité , examiner , avec une attention curieuse , si son Ame est calme au milieu de l'Orage , abatue du coup qu'elle a reçu , ou acablée sous les malheurs , *Chrisante* ne sera jamais vôtre Ami ; vous l'acheteriez à trop haut prix.

Mais la simpathie agit sur lui : Un charme secret l'atache à vous : Peut-être l'heureux assemblage des traits , de vôtre visage , lui fait espérer qu'il trouvera chez vous les qualités qu'il possède.

Que j'ai de peine à taire l'indignation que je ressens ! *Chrisante* , vous ne méritez pas d'être trompé , je le fais. Eh pourquoi dans le Siècle où nous sommes croiez vous que tous les Homes vous ressembtent ? Que ne peut-il tourner les yeux sur moi ! Mes mouvements impatiens lui apprendroient à quels

périls il va s'exposer ; mais c'en est fait ,  
*Chrijante* vous prévient.

Ignorant ces tendres épanchements du Cœur , ou l'Ame d'un Ami semble se séparer d'elle même , pour s'unir à l'Ame de son Ami : Peu sensible à ces Confidences réciproques , que le moindre sujet fait naître ; mais auxquelles l'Amitié donne du prix : Indifférent pour ces légers services , que l'Ami ne demande jamais ; mais qui lui disent , souvent mieux que de plus réels , qu'il est aimé , vous n'entretenez *Chrijante* , que des Services que vous avez rendus au Monarque , des récompenses que vous en attendez , du prix que vous leur mettez.

L'ennui , que vous répandez dans son Ame , comence à vous offrir à lui tel que vous êtes en éfet. Cependant il le rejette. Il cherche à vous ramener à des idées plus saines du bonheur. Vous le regardez d'un œil de pitié. Une troupe de Flateurs fond sur vous ; vous respirez avec une satisfaction voluptueuse l'encens le plus grossier. C'est alors que *Chrijante* ranime son ardeur , pour vous arracher au précipice , ( semblable à un Médecin qui sent croître son attachement pour un Malade , à mesure que le danger qui menace ses jours augmente ) Une honteuse timidité , une compassion dangereuse ne l'arrête point.

Seul

Seul il ose porter le Flambeau de la Vérité sur votre état. *Chrisante* vous a été indifférent, dès qu'il n'a pas pensé come vous. Vous le laissez, dès qu'il a osé vous reprendre. Cependant vous vous contraignez, & les démonstrations extérieures de la plus vive tendresse voilent vos sentimens. *Chrisante* peut vous être utile, il a l'oreille du Ministre, il faut le ménager.

Mais le Ministre meurt, un autre lui succède : Il étoit son Ennemi ; il le devient de ceux qui lui étoient attachés. Dès lors vous levez le Masque. On vous voit Délateur de votre Ami, révéler des Secrets qu'il vous avoit confiés, & les élever des couleurs les plus propres à lui nuire. *Chrisante* est envoyé en exil : On vous donne sa place : Elle est la récompense de la calomnie, du parjure & de la perfidie ; & je serois votre Ami ? Moi ? Je vous déteste !

Vous riez, *Damon* ; vous haïssez *Acaste*, je le vois. Je croiois vous avoir peint du même trait. Mais vous vous récriez. Je suis incapable, dites vous, de m'élever aux dépens d'un Ami. Eh bien, je vous crois. Je n'aurai pas à courir avec vous tous les risques auxquels j'eusse été exposé avec *Acaste* : Mais en ferai-je redevable à votre attachement pour moi ?

Peu fait pour la Vie de Courtifan , incapable de cette attention scrupuleuse à vos moindres démarches , de cette contrainte perpétuelle , qui s'étend jusques sur le mouvement des yeux & l'inflexion de la voix ; vous cherchez des plaisirs qui coutent moins de tems & moins de travaux à aquérir ; & come la route que vous suivez admet les Concurrents , vous ne me sacrifierez pas à vos passions , parce qu'elles ne demanderont jamais cette Victime. Vous en aurai-je donc obligation ?

Mais est ce assez de ne point nuire , pour mériter le nom d'Ami ? Uni à mon Ame par les sentimens le plus tendres , vous verra-t-on attaché à mes pas , quitter , pour me suivre dans une Retraite agiéable & tranquile , ces Festins somptueux , où les dépouilles des Pais les plus éloignés semblent être venues paier un tribut à vôtre Luxe , ces Fêtes brillantes , que le travail , peut-être la fanté de mille Artisans , ont préparées , ces Equipages dont le fracas orgueilleux insulte à la Vertu indigente , ce nombreux Domestique que vous traitez à vôtre suite , Esclaves , qui n'agissent que par vous , mais qui à leur tour veillent sur vos Actions , faisaient vos moindres ridicules , les répandent , & vous méprisent ? Cependant si  
vous

vous m'aimiez je vous tiendrois lieu de toutes ces choses : Seuls avec nous mêmes , les Graces fémeroient le tiffu de nos Jours des plus belles Fleurs.

L'Amitié n'aime pas la foule , & cependant si je m'atachois à vous , je m'y verrois bien-tôt confondu avec elle. Du moins si vous m'affociez des Persones dignes de mes sentimens pour vous. Mais il fufit de pouvoir partager vos plaisirs, pour y être admis; & pour passer de là à vôtre confiance la plus intime , pour la posséder avec *Palidore* ce Parasite afamé, *Gratbon* ce lâche Adulateur, Ministre & Compagnon de vos plaisirs. Chaque instant j'aurois à rougir , en entendant mon nom, placé à côté du leur, courir de bouche en bouche.

Peut-être l'Adversité m'atendrait , & quel sort me réserveriez vous ? Vous n'insulteriez pas à mes malheurs, vous ne sauriez pas vous en réjouir ; mais vous en détourneriez vôtre vûe ; vous craindriez qu'elle ne troubât vôtre tranquillité. Vous ne voudriez pas vous laisser atendrir à ma douleur : J'aurois sù la contraindre , & ne vous offrir ; qu'un Visage ferein , du moins vôtre présence eût soutenu mon courage. Mais des services plus réels me prouveroient , dites vous, vos sentimens. L'abondance reparoi-  
troit

troit chez moi par vos soins? Qu'aurois-je à faire de vos largeffes, si elles ne me rendoient pas mon Ami, si vous les faifiez par ostentation; si vous me combliez de bienfaits, avec un air d'indifférence, qui tient de l'insulte pour un Cœur sensible; si vous ne faifiez rien pour moi que vous ne fussiez prêt de faire pour le plus vil des Humains?

Vous m'écoutez avec peine, *Damon*. J'ose vous montrer come un Défaut, ce que vous aviez pris pour une Vertu. Eh bien je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Vos dépenses augmentent, à mesure que vos Revenus diminuent. Quels qu'ils soient vôte dissipation les aura bien-tôt absorbés.

Aussi tendre dans vos Malheurs, que je vous aurois été sévère dans vos Dérèglements, je partagerois avec vous ma Fortune. Mais on vous verroit aussi ardent à multiplier vos besoins, que je le serois à les prévenir. En vain je voudrois vous retirer d'un précipice; vous rendriez mes efforts inutiles; bien-tôt ils me feroient funestes; vous m'acableriez sous vôte chute. Pourrois-je à présent être vôte Ami?

Qu'un Home ne soit ni Ambitieux ni Dissipateur; qu'il vive content dans une Fortune médiocre; come il ne conoit point les desirs inquiets, qu'il ne se laisse point séduire  
par



par des espérances trompeuses, que le Tourbillon des Plaisirs bruiants, ne l'entraîne point, s'il a outre cela les qualités de l'honête Home, (car je l'ai supposé en commençant ce Discours) il se plaira à des sentimens moins vifs, quoique plus doux, & l'Amitié lui en fournira une Source intarissable.

Il est semblable à un Home, qui n'est point acoutumé à ces Liqueurs spiritueuses, qui détruisent les principes du Goût, en déchirent les Organes, & les rendent insensibles aux sensations plus délicates. Des Boissons douces excitent chez lui des sentimens inconnus à un autre.

L'Amitié est même nécessaire à cet Home. *Damon* & *Acaste* n'ont pas le tems de s'en occuper, abimés dans un genre de vie, qui ne laisse aucun instant pour la réflexion. Mais dans un état tranquile, on est souvent avec soi même; quand on n'est pas Philosophe on s'y déplaît quelquefois, & quand on l'est, on conoit mieux le prix de l'Amitié.

Dans cette heureuse Médiocrité, vous êtes bien plus propre à faire un choix. Votre Ame, qui n'est point obscurcie par les nuages qu'élevent des passions tumultueuses, peut plus facilement s'arrêter sur les Objets, & les envisager sous leurs différentes faces;

Le Flateur ne pourra se dérober à vos yeux ; Mais vous ne ferez point en proie à ses regards avides ; vous ne possédez point les qualités qu'il cherche, vous n'avez rien à lui donner, & dès lors rien à redouter de sa part. Ainsi vous aurez la douce satisfaction de savoir, que si vous êtes aimé, c'est pour vous même, & non pour des Objets étrangers à votre nature.

Eloigné des Grands, vous n'aurez point leur dissimulation : La Vérité vous trouvera toujours accessible, & n'étant point acoutumé à vous entendre dire que vous êtes sans défauts, vous vous corrigerez de ceux qu'un Ami vous montrera.

Règlé dans votre dépense, vous ne ferez jamais obligé de recourir à des secours étrangers, que l'amour propre reçoit toujours avec peine, quoi qu'il y ait des cas où l'Amitié les fait accepter. Toujours, au contraire, en état de fuvenir aux besoins de vos Amis, en ménageant leur délicatesse.

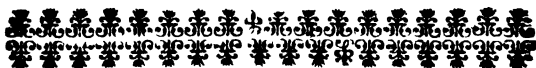
L'Intérêt & les Concurrences ne vous désuniront jamais. Vous ne conoitrez point ces écueils dangereux. L'absence ne relachera jamais les nœuds que vous aurez formés ; le tems les ferrera ; l'adversité y en ajoutera de nouveaux.

Tel est *Philope*. Véritablement Philosophe,  
l'in-

l'infortune n'eut point le droit d'alterer sa tranquillité : Mes Maux seuls se peignent sur son visage. Tout ce qui peut me plaire lui devient agréable. Jamais la diversité des sentimens n'éleva l'aigreur parmi nous. Assis au pied d'un Arbre touffu , il me parle ; la persuasion est sur ses lèvres. Si j'ignore ce qu'il me dit , j'aime que ce soit lui qui me l'apprend ; si je le fais déjà , il me semble que je l'entens pour la première fois. Quelquefois je donne des éloges à l'indifférence. Il me regarde , je souris , il m'embrasse , & me demande pardon d'avoir osé me soupçonner. Si j'eusse été Ambitieux ou Dissipateur , jamais *Philope* n'eut été mon Ami. S'il n'étoit qu'exempt de ces deux Vices , il seroit seulement plus propre à l'Amitié ; mais il est vrai , modeste , tendre ; compatissant ; il est fait pour elle.

T.





## L E T T R E

*Au SPECTATEUR désintéressé.*

MONSIEUR,

**J**E lis vos Feuilles avec plaisir : Elles me plaisent, elles m'instruisent ; elles font honneur à votre Génie, à vos Lumières, & à votre Goût. Par ce que nous avons déjà vu de vous, je me suis fait une haute idée de votre projet. Je pense que vous aurés moins pour objet d'éclairer l'Esprit, que de perfectionner le Cœur, & que chacun y trouvera tour à tour ce qui convient à son sexe, à son age, à son état. Nous vous verrons tantôt ataqquer le Vice, d'un Bras fort & vigoureux ; fouler, come un second *Hercule*, ce Monstre à vos pieds, & tourner votre Victoire au profit du Genre-Humain : Tantôt, on vous verra tourner finement nos Vices en ridicule, & nous faire honte des plaisirs illégitimes. Je suis enfin persuadé que vous remplirés plus utilement votre loisir, qu'en de vaines & de sublimes spéculations, & que vous ne perdrés jamais de vue votre Titre, ni les engagements que vous avés pris auprès du Public.

Je

Je fai que vous ne manquerez point de Sujets , & qu'il n'est pas nécessaire de vous en fournir ; Cependant , come j'ai acoutumé de réfléchir sur ce que j'entens , & sur ce que je vois , vous me permettrés , *Monsieur* , de vous faire part , de mes petites Observations , dont vous ferés l'usage qu'il vous plaira.

Je me suis trouvé quelquefois en certaines Sociétés qui me paroissoient agréables ; mais j'étois surpris de remarques un air distrait & d'ennui sur le Visage de quelques Persones de la Compagnie : Elles ne faisoient pas même trop d'efforts pour le dissimuler ; ils feuillettoient les Livres qui se trouvoient sous leurs mains , ou badinoient avec le premier objet qui se présentoit , ils pouffoient quelquefois même l'indécence , jusqu'à frédoner tout bas une chanson : Sans attention à ce qui se dit , ou à ce qui se fait , leur impatience est peinte dans tous leurs mouvemens : A peine font-ils entrés qu'ils pensent à fortir ; come s'il ne valloit pas beaucoup mieux ne venir point du tout , que de mortifier ceux avec qui l'on est , en leur témoignant qu'ils nous déplaisent , ou que ce qu'ils disent ne mérite pas nôtre attention. C'est un grand art dans la Société

cité que de savoir s'ennuyer avec bien-  
séance & à propos.

Si ce défaut altère les agrémens de la So-  
ciété, il y en a un autre qui la trouble, & en-  
rompt les nœuds les plus sacrés : C'est ce-  
lui de quelques Pères, qui se piquent d'une  
sévérité excessive à l'égard de leurs Enfans,  
ou qui par une certaine prédilection trop  
marquée, excitent parmi eux l'envie & la  
jalousie. Ils ne quittent jamais le ton censeur,  
& leur font un Crime des Amusemens les  
plus innocens : Ils exigent d'eux des homa-  
ges continuels, & voudroient que des Etrès,  
dont la Raïson & les Connoissances ne peuvent  
se développer que par degrés, aqussent,  
tout à coup, toutes les Lumières toutes les  
Vertus, & toutes les Qualités qui font le  
fruit de l'Etude, du Tems, & de l'Expé-  
rience. Aussi leurs Enfans ne se présentent  
ils jamais à eux, qu'avec un air timide &  
déconcerté. Ils craignent celui qu'ils de-  
vroient le plus aimer ; & cette crainte  
étouffe, en quelque sorte, leurs agrémens,  
leurs talens & leur génie. Comment un Père,  
peut-il instruire ses Enfans ; s'il ne conoit ni  
leur caractère ; ni leur penchant ni leurs  
dispositions. Par la conduite que ces Pères  
tiennent pendant leur vie à l'égard de leurs  
Enfans, il semble qu'ils veuillent les consoler  
d'a-

d'avancé du chagrin qu'ils auroient de leur mort. Jamais on ne les voit leur sourire ; jamais leur Cœur ne s'ouvre à cette tendresse que le sang fait naître , que l'Humanité approuve , & que la Raison même ordonne. Pourquoi ne pas se livrer quelquefois à des mouvemens si doux & si naturels ! Pourquoi se priver du plaisir de trouver ses meilleurs Amis dans ses Enfans ! Le malheur est , qu'on conserve cette austérité , lors même que les Enfans sont les plus dignes de nôtre affection , & de nôtre indulgence , & quand ils sont parvenus à un âge , où ils devroient être nos Confidens & nôtre apui. L'impression désagréable , qu'une telle Education produit , reste aussi malheureusement dans le Cœur des Enfans : Ils n'ont pour leur Père qu'un respect forcé ; le Devoir , quelque pressant , quelque indispensable qu'il soit , n'agit jamais aussi vivement que la Reconoissance , l'Inclination , & le Sentiment. Un Home de qualité qui avoit un Fils d'un grand mérite , eût le chagrin de le perdre , avant que d'avoir pu lui marquer combien il le chérissoit. *Helas , disoit-il , la Mort m'enlève un Fils , qui m'a toujours regardé , moins come son Père , que come son Tyran : Il n'a jamais connu ma tendresse pour lui, & cette pensée redouble mes regrets.*

Je ne voudrois point, par ces Réflexions, afoiblir ni énerver la juste Autorité des Pères, qui maintient le repos des Familles, & qui contribue si fort à l'ordre, & à la subordination. Je suis &c.



## R E M A R Q U E S

*Critiques des Anales de l'Empire de Mr. de VOLTAIRE, à l'occasion de quelques endroits concernans la Suisse.*

**L**A manière dont Mr. de *Voltaire* écrit, soit en Vers, soit en Prose, fait beaucoup de plaisir. Son stile est aisé, & des Matières sèches & ennuyantes par elles mêmes, se font lire avec empressement, par la tournure qu'il fait y doner. Telles sont ses *Anales de l'Empire*, adressées à Mad. la Duchesse de *Saxe Gotha*. Il seroit à souhaiter que la fidélité de l'Histoire y fût aussi bien observée, que l'agrément de la Narration; mais il est difficile d'être grand Home en tous genres: Mr. de *Voltaire* a doné des Poësies admirables, qui le feront estimer dans les Ages les plus reculés: Son Poëme de la Ligue est un Chef d'œuvre, quoi qu'il y ataque une Nation respectable, & d'une manière tout à fait fausse & absurde. Les diférens Essais qu'il a fait



fait sur l'Histoire de Prusse, de France, & d'Allemagne, sont remplis d'erreurs, de fautes même qu'on peut dire grossières, & qu'un Etudiant, qui s'appliqueroit un peu à l'Histoire, ne comettoit pas. On ne s'attachera point à relever celles qui regardent ces différens Pais : On laisse ce soin à ceux qui sont de ces Nations, & l'on ne parlera ici que des fautes que Mr. de *Voltaire* a comises, par rapport à la Suisse, dans ses *Anales de l'Empire*.

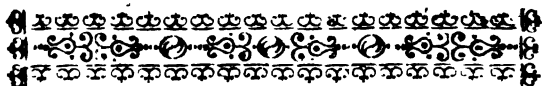
En parlant de *Rodolphe de Hapsbourg*, premier Empereur de l'Auguste Maison d'*Autriche*, il en parle come d'un fort petit Prince, quoi qu'il fût déjà très considerable, puisqu'il possédoit plusieurs Comtés & autres Terres en Suisse, & qu'il étoit outre cela *Landgraff* d'une partie de l'*Alsace*. Il dit que sa Femme s'apelloit *Anne de Henneberg*; son nom étoit *Anne de Hohenberg*, & sa Tombe se voit encore dans la Catédrale de Bâle. *Rodolphe*, à son avènement à l'Empire, qui lui fût anoncé par le *Burgraff* de *Nuremberg*, son Parent, assiégeoit la Ville de *Bâle*, ensuite des différens qu'il avoit eû avec l'Evêque; & non la Ville de *Strasbourg*. On ne fait où Mr. de *Voltaire* a pris, qu'un des Frères de ce nouvel Empereur étoit Chanoine de la Ville qu'il assiégeoit. Son Nom ne se trouve point dans les Roles du Haut Chapitre.

Mr. de *Voltaire* comet une faute des plus grandes contre l'Histoire, quand il dit au 2me. Vol. p. 209. que les Habitans du *Valais* furent mis au Ban de l'Empire, pour n'avoir pas païé les Taxes, & qu'ils en font exemts, aujourd'hui qu'ils apartiennent au Canton de *Berne*. Cette République n'a jamais été & n'est pas sujette de ce Canton. Elle est Souveraine & Alliée avec lui, demême qu'avec les Cantons *Catholiques*, & elle envoie ses Députés dans les Diètes générales de la Nation. On auroit d'abord pû croire qu'il y avoit une faute d'impression, & que Mr. de *Voltaire* avoit voulu marquer le *Pais de Vaud*, au lieu du *Valais*; mais le *Pais de Vaud* appartenoit déjà alors aux deux Cantons de *Berne* & de *Fribourg*, & ne fût point mis dans ce tems là au Ban de l'Empire, come le fût le *Valais*, de même que les Villes de *Zurich*, de *Berne*, de *Bâle* & de *Schafouse*, qui n'avoient pas voulu donner des Contributions pour la Guerre contre le *Turc*. Sur les représentations que l'on fit, cette Afaire n'eût point de suite.

L'Auteur des *Anales* remarque, que le Duc de *Bavière*, au Concile de *Trente*, disputa la préférence à la République de *Venise*, & qu'elle fût ajugée à cette dernière, par une faute d'inadvertance. Mr. de *Voltaire* a oublié

blié de dire , que la même chose arriva à l'Ambassadeur des Cantons *Catholiques* , qui disputa le rang au même Duc de *Bavière* ; mais ce Duc le conserva , quoique les raisons des Cantons *Suisses* & de la République de *Venise* fussent les mêmes ; l'un & l'autre se fondant sur ce qu'à *Rome* leurs Ambassadeurs respectifs étoient admis à la Salle Royale, come les Têtes couronnées. Aussi *Melchior de Lussi* , d'*Underwald* , Ambassadeur des Cantons , protesta contre la Décision , & n'assista plus aux Sessions du Concile. Sa Conduite , à cet égard , fût fort approuvée dans sa Patrie.





## L'ELOGE DE LA SINCERITÉ.

P O E M E,

*Qui a remporté le Prix de l'Académie de PAU,  
en l'Année 1754; Par M. LEMIERE \*.*

**N**IMPHERS du Double Mont, DIEU des Muses,  
silence;

Je ne veux rien de vous; la Vertu que j'encense  
N'a que la Vérité pour guide, pour objet;  
Dieux de la Fiction, respectez mon sujet.

Où fur nos premiers ans, SINCERITE', tu règues;  
L'Home, dès qu'il est né, marche sous tes Enseignes;  
Son Berceau semble un Temple à ta gloire érigé.  
Qu'on m'amène un Enfant, qu'il soit interrogé,  
Son cœur n'hésite point, il vole sur sa bouche,  
Chaque réponse est simple, & nous charme & nous  
touche,

Son maintien, son air seul peint l'ingénuité,  
Avant qu'il la prononce, il dit la vérité.  
Précieuse Vertu, Fille de l'Innocence;  
O toi qu'on abandonne au sortir de l'Enfance,  
Lorsque des Passions, trop promptes à germer,  
Le feu seditieux comence à s'allumer;  
Es-tu le don d'un âge, & le rebut des autres;  
Non, tes Loix, en tout tems, peuvent être les nôtres;  
On voit des Mortels vrais, te suivre avec ardeur.  
Cœurs purs, Homes par l'âge, Enfants par la candeur.  
Quelle foule brillante, empressée, inquiète,

Sous

\* Voyez *Journal Helvétique de Mai*, p. 522.

Sous ces Lambris dorés en tumulte se jette ,  
 Je reconois la Cour , ce Dédale éclatant ,  
 La Feinte au double front y marche-en serpentant ;  
 C'est là que tout est fard , illusion surface ,  
 Que l'Amitié trahit , & que la Haine embrasse ;  
 C'est là que l'Orgueil rampe , & qu'aux Déguisemens ,  
 La sole Ambition vend tous les sentimens.  
 Tu parus cependant sous ce Ciel infidèle ,  
 Rate *Sincérité* ! Tu n'y fus que plus belle ;  
 Tu guidas *Philoxene* à la Cour de *Denis* ,  
 A la Cour de nos Rois les *Mornai* , les *Sullis* ,  
 Ardens à te servir , sans passer les limites ,  
 Qu'à ton Culte ingenu la Sageffe a prescrites.  
 On peut , sans rien outrer , suivre par tout ta Loi ,  
 Et l'œi de la Raison n'a jamais pris pour toi ,  
 Cette aveugle Manie , ou dure ou téméraire ,  
 Qui ne peut rien souffrir , rien voiler , ni rien taire ,  
 Car c'tère importun , par qui tiranisés ,  
 Les Esprits sont aigris & les Cœurs divisés.  
 Tu fais paroître nué , & n'avoir rien qui blesse ,  
 Libre sans imprudence , & ferme sans rudesse ,  
 Tu fais être par tout l'organe de l'Honneur ,  
 L'Echo de la Pensée , & l'Image du Cœur ,  
 C'est toi , qui confondant de lâches artifices ,  
 Opose près des Rois les *Burrhus* aux *Narcisses* ;  
 Sur l'Autel des Flateurs , avec art préparé ,  
 Le Poison sous l'Encens , par toi seul est montré ;  
 Par toi la VÉRITÉ fait les plus grands miracles ,  
 Prêtresse , sans trépied , tu dictes ses Oracles ,  
 Simples , mais plus puissans que ne fût l'Art subtil  
 Des *Sibilles de Grece* & des *Fourbes du Nil* .

Que vois-je ! Aux Champs d'*Ivri* , vaincu par sa  
 foiblesse ,  
 Cet immortel HENRI s'endort dans la molesse ,  
 Le Heros cède à l'Home , & le Roi n'est qu'un Amant !

Quel écueil imprévu ! Quel dangereux moment !  
*Sully* parle ; à sa voix son *Pinoc*, avec surprise ,  
 S'éveille , voit ses fers , en rougit & les brise.

C'est toi , *Sincérité* , que l'on vit quelque fois  
 Sévère & courageuse , oser parler aux Rois ,  
 Ou pour la *Vérité* contre la Flatterie ,  
 Ou pour l'Humanité contre la Tyrannie.

Ainsi , des Conquérans le plus ambitieux  
 Veut-il, Fils d'un Mortel, passer pour Fils des Dieux ?  
 A cette sacrilège & vaine apothéose ,  
 Le sage *Calistène* est le seul qui s'opose.

Ainsi , le jour qu'*Auguste* , abusant de son rang ,  
 Alloit changer le Trône en Tribunal de sang ,  
*Mécène* fût sauver ( zèle inoui peut être )  
 La Vie aux Acusés & la Gloire à son Maître.

Eh ! quelle autre Vertu , sur la Société ,  
 Répandit plus de biens que la *Sincérité* !  
 En tous lieux, en tous tems, & sous diverses faces ,  
 Elle a même pouvoir , même prix , mêmes graces ;  
 Par la main d'un Ami , nous ôtant le bandeau ,  
 Du Devoir à nos yeux, elle offre le flambeau ;  
 D'une voix , tour à tour modeste ou tutelaire ,  
 Elle donne ou demande un conseil salutaire ,  
 Elle cède au mérite , elle avouë une erreur ,  
 L'Art est son Ennemi , la Justice est sa Sœur.  
 Peut il être sans elle un Ami véritable ?  
 Peut-il être un lien qui soit sûr ou durable ?

Viens , céleste Vertu , l'Artifice pervers  
 N'a que trop asservi ce parjure Univers ;  
 Brise un joug si honteux : Que ta lumière pure ,  
 Dissipe même en nous l'ombre de l'imposture ;  
 Que l'Homme qui te fuit , change & retourne à toi ;  
 Que l'Enfant qui croitra , reste épris de ta Loi.  
 Fais nous paroître enfin toujours tels que nous sommes,  
 Et conserve, ou reprends tes droits sur tous les Hommes.

STANCES A PHILIS.

**A**llons *Philis* , dans ces Bocages ,  
Contempler de nouveaux Objets ,  
Et sous ces ténébreux Feuilles  
Inventer de plus doux Projets ,

Allons , loin du faste des Villes ,  
Loin du Siècle , loin des Plaisirs  
A nos Cœurs simples & dociles  
Permettre d'innocens desirs

Allons . . . , la Nature embélie ]  
Par dessus l'éclat des Cités ,  
D'une douce mélancolie  
Remplira nos Cœurs enchantés.

Du repos de ce Lieu champêtre ,  
Amour pourra s'autoriser ;  
Tout y fert à le faire naître ,  
Autant qu'à le favoriser.

Quand la plaintive Tourterelle  
Pouffera de tristes accens ,  
Ton Cœur plus tendre , apprendra d'elle  
A souffrir des maux que je sens.

Quand le Cristal d'une Onde pure  
Ofrira tes traits dans son sein ,  
Il t'apprendra que la Nature  
Ne forma pas ces traits en vain.

Ces Fleurs même , ces Fleurs nouvelles ;  
Nous font souvenir des instans ;  
Elles ne sont pas toujours belles ,  
*Philis* , il n'est qu'un seul Printems.

Le Temps, plus fûiant que l'Aurore,  
S'envole d'un rapide cours ;  
Rendons le plus rapide encore,  
En le consacrant aux Amours.

Tous deux, de l'ardeur la plus vive,  
*Pbilis*, Liffons nous enflamer,  
Tu m'aimeras pour que je vive,  
Et moi je vivrai pour t'aimer.

Ah ! si ton amour est durable,  
S'il ne fuit jamais d'autres Loix,  
Mon fort est cent fois préférable  
Au fort brillant des plus grands Rois.

D'une félicité plus pure  
Les Dieux goûtent ils la douceur ?  
Au deffous d'eux par ma nature ;  
Au deffus d'eux par mon bonheur.

Quand avec toi mon Cœur s'explique,  
Je crois monter au rang des Dieux,  
Et fous le Toit le plus rustique,  
Je trouve l'Olympe & les Cieux.

Tout est divin dans ta Perfone,  
M'ofres tu la rouge Liqueur ?  
Je crois voir *Hébé*, qui me done  
Un Nectar rempli de douceur.

M'ofres tu la Pome nouvelle ?  
*Paris* fe vit moins honoré ;  
La fienne étoit, à la plus belle,  
La tienne est au plus adoré.

Ces Fleurs, que ta main a choisie,  
Tu leur dones mille vertus ;  
Ce font celles dont l'Ambroisie  
Parfume l'Autel de *Vénus*.



O que l'Amour répand dans l'Âme  
De sentimens délicieux !  
*Phylis* , en brulant de sa flamme ,  
Nous nous rendrons plus chers aux Dieux.

La Cour des célestes Monarques  
Nous destine les plus beaux jours ;  
Les Graces deviennent les Princes  
Des Cœurs consacrés aux Amours.

L'Amour c'est le Fil de la Vie ;  
Les Plaisirs tiennent le Fuseau ;  
L'ivresse dont elle est suivie ,  
*Phylis* , c'est le Coup de Ciseau.

Veux tu voir la Métamorphose  
D'un Mortel au dessus d'un Roi ?  
Cher *Tircis* , mon Cœur est à toi ,  
Ce mot fait mon Apothéose.



## LIVRES NOUVEAUX

### ET PARTICULARITEZ LITERAIRES.

**I**L vient de paroître un Ouvrage digne de  
l'attention de la Société, & de l'étude  
de la Jeunesse. Voici son Titre : *ECOLE*  
*du Gentilhomme, ou Entretiens de feu M. le*  
*Chevalier de B\*\*\*, avec le Comte son Neveu,*  
*sur l'Héroïsme & le Héros. A Lausanne, chez*  
*Pierre Verney Libraire MDCCLIV: Publiés*  
*par Mr. M. B. de G.... in 12. de 270.*  
pages.

Au Frontispice de ce Livre , on voit une Epitre Dédicatoire courte & spirituelle , adressée à M. DE VOYER D'ARGENSON , *Marquis de PAULMY*. Quoi que ce Seigneur soit Protecteur & Amateur des Lettres , ce n'est pas sous ces relations que l'Auteur lui présente son Ouvrage. Il l'offre à l'Home d'Etat , au Ministre de la Guerre , au Coadjuteur & Successeur désigné de *l'Illustré Instituteur de l'Ecole Roiale Militaire* , qui , dans le premier Livre François , composé pour la jeune Noblesse , destinée aux Armes , verra étié l'Edifice dont il dirige la construction , & dont l'entretien tombe à sa charge.

L'Auteur divise sa Matière en XII. Entretiens , dans lesquels il conduit , par degrés , un jeune Militaire , au véritable Héroïsme ; & pour mieux inculquer ses Préceptes , dans l'Esprit de son jeune Comte , il les apuie d'Histoires intèressantes & ingénieuses , parfaitement adaptées à chaque Sujet.

Dans le Ier. ENTRETIÈN , on définit l'Héroïsme , come le degré de perfection le plus haut , auquel l'Home puisse atteindre , come le complément de la Vertu. Il n'est aucun état , dans lequel on ne puisse prétendre à l'Héroïsme , puis que la Vertu est un but à la portée de tous les Homes. Cependant la prééminence a toujours été donnée au Mili-

taire, & les Ecrivains ne placent ordinairement que les Guerriers dans la Classe des Héros. La Profession des Armes est, pour ainsi dire, la Grand-Route de l'Héroïsme, puis que les épreuves y sont continuelles. Mais un Militaire, pour être un Héros, doit s'être conservé humain au milieu du carnage, juste & intègre dans la rapine & la violence, inaccessible au Crime dans la certitude de l'impunité, modeste malgré les succès & les adulations; il doit surmonter toutes les Passions vicieuses, tandis qu'il n'en est aucune qu'il ne puisse satisfaire. La Valeur, la Prudence, & les autres qualités militaires font le Grand Guerrier, & aident à faire le Héros: Mais seules, elles ne fauroient élever à ce Rang sublime. Souvent c'est la Fortune, qui donne la Victoire; & le Héros ne relève point de ses caprices. Indépendant de l'Événement, il n'envisage que le Devoir & la Vertu; & il ne craint rien, sinon de s'en écarter. Un Guerrier, un Conquérant, n'est Héros qu'autant qu'il est Guerrier vertueux. Le Héroïsme militaire n'est point celui des Rois: Sur la Terre, pour faire régner la Justice & la Paix, pour faire des Heureux s'ils travaillent à remplir cette belle tâche, ils partagent nos hommages avec Dieu, ils sont des Dieux eux mêmes.

Le II<sup>me</sup> ENTRETIEN donne une idée précise de la *Vertu* & du *Vice*, relativement au Héros. La *Vertu*, qui, indépendamment de la Révélation, a toujours été en estime parmi les Peuples policés, a pour objet l'*amour du Bien*, l'*horreur du Mal*, & le bien être de tous ceux avec qui on a des relations à soutenir . . . . C'est le juste milieu de toutes choses. Tout ce qui n'arrive point à ce juste milieu, tout ce qui le passe, est Vice. Trop, ou trop peu d'intégrité, de fermeté, de valeur, de libéralité, d'émulation, forme la foiblesse ou la rigueur, la molesse ou l'opiniâtreté, la témérité ou la lâcheté, la prodigalité ou la mesquinerie, la basse jalousie ou la stupidité. Le *trop* & le *trop peu* sont des écueils, qu'il faut également éviter, pour arriver à l'Héroïsme.

On traite, dans le III. ENTRETIEN, des *Inclinations* & des *Passions*. Il y a des inconveniens à rapporter aux Tentations du Démon, ce qui provient de nos penchans. Soit qu'ils prennent leur source dans le Sang, dans le Tempérament, dans l'Education, ou qu'ils soient un Apanage de la Nature Humaine, & une suite de la Désobéissance primitive, c'est ce qu'il importe peu de savoir. Mais on doit être persuadé que ces Penchans ne sont point irrésistibles. Ils nous portent au Bien, ou au Mal. Ceux qui nous portent

au Bien peuvent s'appeller *Inclinations*, parce qu'ils nous attirent avec douceur. Les autres deviennent des Passions, si on ne leur résiste pas. Il faut les vaincre, les soumettre, & les Victoires que l'on remportera sur ses Penchans, feront autant de degrés de gloire où l'on parviendra.

Les IV. & V. ENTRETIENS ont pour Objet, de détruire les *Préjugés de l'Enfance* & de l'*Education*. Ce que l'Auteur y dit contre les Fables des Diableries, Sorcelleries, Augures, Prestiges, Fantômes, Revenans &c, est aussi curieux & intéressant, que raisonnable & solide. Les Contes que les Nourrices, les Gouvernantes, les Précepteurs ignorans font aux Enfans, pour leur faire peur; ces Homes noirs, ces Sorciers, ces Revenans, ces Merveilles hideuses, ces Oiseaux de mauvaise augure, ces Insectes, auxquels on attribue de malignes influences; toutes ces fadaïses y sont développées & traitées comme elles le méritent. Sans manquer au respect dû à la Religion & à l'Eglise, l'Auteur fait conoitre le préjudice qui résulte pour la Jeunesse des Instructions qu'elle reçoit d'un Précepteur, d'un Catéchiste ignorant, indiscret, bigot, qui donne pour aussi authentiques, que l'Evangile, les Légendes, les *Histoires merveilleuses des Tentations de St. Antoine, de St. Hilarion, de St. Romuald* &c. Il met aussi

au rang des Préjugez le zèle politique, le zèle indiscret, d'un Directeur de Conscience, dépourvû de charité, que l'Esprit de Parti, que des Vûes d'Intèrèt Ecclésiastique, animent, & engagent à inspirer à son Pénitent un amour si défordonné de sa Religion, qu'il lui fera haïr & détester toutes les autres; envisager même come des Objets de la Colère de Dieu, come des Victimes destinées au Feu éternel, tous ceux qui ont le malheur d'être élevés dans une autre Créance que la sienne. De là cette haine, cette horreur, pour les Persones qui pensent différemment, ce Fanatisme dangereux, cette Intolérance antichrétienne, ces Inhumanités, ces Excès affreux où l'on se porte dans les Guerres de Religion.

À l'égard des Sorciers, l'Auteur fait connoître, que dans le Siècle éclairé où nous sommes, les Tribunaux ont apprécié, à leur juste valeur, les Procès qui peuvent les concerner. La Jurisprudence des Parlemens regarde les Sorciers; come des Fanatiques méchans, ou come des Empoisonneurs; & elle les punit come Perturbateurs du repos public.

Pour ce qui concerne les prétendus Revenans, l'Auteur est du sentiment, que les Morts ne doivent pas causer la moindre fraieur aux Vivans. Leurs Cadavres sont

des Maffes infenfibles, en proie aux Vers & à la Corruption; leurs Ames font dans la gloire, ou dans les peines; & fi elles peuvent prendre encore quelque part à ce qui fe paffe dans le Monde, on ne doit pas croire, qu'elles aient la liberté de révétir des Corps, & d'aparôître aux Homes. Pour l'ordinaire, la fourbe & l'artifice produifent les Revenans. Il y à cependant des Perfonnes dignes de foi, des Officiers incapables d'en imposer, qui affûrent avoir vû plusieurs fois, dans la nuit, des Spectres nuds; s'élever au deffus des Tombeaux. Nôtre Auteur explique phifiquement ces Phénomènes; & voici fon raifonnement, *La Corruption des Corps, privez de Vie, en eft la Décomposition. Le Cadavre fe divifant, chûque efpèce de parties retourne à fon Elément: Les plus groffières restent à la Terre, d'où elles furent prises; les plus subtiles à l'Air, qui en fût autrefois chargé. Cette dernière Pouffière se fait voïe par les fentes, ou les pores de la Terre, dans laquelle le Cadavre à été mis; elle emporte avec elle beaucoup de parties terrestres, qui l'embarassent & l'empêchent de se dissiper tout à coup; Elle se range hors de terre, dans l'ordre où elle étoit lorsqu'elle servoit à composer une Maffe; & tous ces Grains représentent ensemble, le Dessen de la Figure dans laquelle*

ils entroient ; mais cette Figure est imparfaite , sans consistance , ce n'est qu'un Craion brouillé , que des yeux prévenus peuvent seuls reconoitre. Ce sentiment est autorifé par les Expériences de Mr. l'Abé Nollet , qui done la démonstration de ce Mécanifme de la Nature , en faisant renaitre , aux yeux , des fleurs de leurs Cendres.

Il faudroit transcrire le IV. Entretien , en entier , pour en faire conoitre les beautés , & l'utilité. En général , on y trouvera des Raifonnemens justes , une saine Philosophie , & d'excellentes Moralitez. Le Vme. ne renferme proprement , que l'Histoire de l'*Ynca Timidac* , qui , rempli de préjuges , & trompé par de faux Miracles , abdiqua la Courone.

Les Etudes & les Exercices convenables au Militaire font le Sujet du VI. ENTRETIEN. Il renferme de belles Instructions , desquelles les Jeunes Gens de tout état & de toute profession peuvent profiter. Il apprécie les Sciences & les Ecrivains à leur juste valeur. Elles doivent nous conduire au bon & à l'utile. L'utile doit seul occuper un home , qui se doit à son Prince & à sa Patrie ; Il lui fuffit d'avoir une teinture de ce qui n'est que pour son amusement.

Les *Mathématiques* font la base & le fondement du grand Art de la Guerre. Le Mi-



litaire doit en faire sa principale Etude , mais la borner à l'utile . Pour détruire des Remparts ; il faut les savoir élever ; & on ne peut les défendre , si on ne fait les ruiner . Pour asseoir un Camp , il faut savoir saisir , dans l'œil , l'étendue & les inégalités d'un Terrain , le mesurer , le partager .

La *Géographie* est nécessaire au Militaire ; mais il doit étudier principalement celle de l'*Europe* , qui lui est la plus nécessaire .

Le Militaire doit étudier l'*Histoire* . Elle est un Miroir fidèle , qui rassemble les traits du Vice & de la Vertu ; de l'Ignorance & de la Capacité . On y doit chercher le Genie & le Caractère des Grands-Homes , les ressorts des Evénemens , le but , les vues des Actions , ce qui a fait gagner ou perdre une Bataille , l'usage que le Vainqueur fait de ses succès , la manière dont le Vaincu soutient sa disgrâce &c .

L'*Eloquence* orne le Heros , & est très utile au Guerrier ; mais ce n'est point ce Composé monstrueux de termes & de phrases scholastiques & barbares , qui en donne les principes & les règles . L'*Eloquence* s'aquiert par la lecture des bons Livres , & par le Commerce du Monde poli . Penser juste , s'exprimer de même , s'énoncer naturellement & avec autant de netteté , que de précision ; voilà

la vraie Eloquence. La Poësie & la *Musique*, qui sont Sœurs, ne doivent être que pour l'amusement. Une Comparaison originale de l'Auteur mérite d'être rapportée. *L'Histo-riens & l'Orateur, au dessus du médiocre, dit-il, sont des Architectes, qui bâtissent des Tem-ples & des Palais, avec le Marbre le plus dur. Les Poètes sont des Ecoliers, qui s'occupent sé-rieusement à élever des Maisonnettes, avec des petits Cailloux marbrés.* On blâme les Satires & les adulations des Poètes, leurs louanges outrées, leur encens prodigué, dont on cite divers exemples, spécialement de Mr. de *Voltaire*, parmi les Modernes.

Pour ce qui concerne les Langues, son Héros, pour n'être étranger en aucun Pais de l'*Europe*, peut se borner à l'Allemand, l'Anglois, l'Italien, le François & le Latin.

Entre les Arts Libéraux & Mécaniques; que le Militaire doit conoitre, on place l'Ar-chitecture, la Fonderie, la Charpente, tant de terre que de mer. Il en faut, au moins, avoir une exacte Théorie. Quant aux au-tres Arts, il suffit de les aimer & de les en-courager, par des récompenses distribuées aux Artistes.

Les Exercices du Corps sont essentiels au Militaire. Celui du Cheval est placé à la tête. Ceux des Armes à feu, de l'Escrime avec l'E-pée, le Sabre, le Fleau, la Masse & le Poi-

gnard viennent ensuite. Enfin il ne veut pas que l'on néglige celui de la Danse, qui dégage le Corps, & fait que l'on se présente de bonne grace.

Dans le VII. ENTRETIEN, on comence à faire voir l'Apprentif Héros dans la Carrière, après lui avoir fait amasser dans les précédens les Provisions nécessaires pour sa route. Ici on lui enseigne *comment il doit débiter dans le Monde, & quelles idées il doit avoir de l'Amour*. En garde contre le faux Héros & le brillant séducteur de la Réputation; juste Apréciateur des Vertus & des Vices; Vainqueur de ses Passions & des Préjugés; pourvû des Connoissances utiles & agréables; & tel en un mot qu'on l'a dépeint, il n'est encore qu'un Vase de Porcelaine hors du Moule. Il faut après cela, qu'il reçoive le brillant du Vernis, les Ornemens de la Peinture, & qu'une Main entendue le place dans un jour favorable, où ses beautés portent aux yeux. On le produit à la Cour, & on lui trace le chemin qu'il doit suivre dans ce Dédale. Etre aimable, unir à une manière de penser noble, beaucoup d'aisance & de candeur dans ses façons d'agir; avoir un Caractère doux, un Esprit liant, une Humeur complaisante; se plier aux Goûts; se prêter aux Sentimens; condescendre aux

foibleſſes ; ne cenſurer & reprendre que le Vice ; faire conoitre aux autres qu'on les aime, afin d'en être aimé ; ce ſont les règles générales, que l'on préſcrit au jeune Courtiſan. Il ne doit point ſe ſingulariſer, en rejetant ou mépriſant les Modes ; mais en gardant la propreté & une parure décente, il doit éviter avec ſoin toute affectation.

Les Vertus douces & aimables ſ'acquièrent & ſe perfectionent auprès du Beau-Sexe, qui les a toutes en partage. Le Chevalier conſeille au Comte ſon Neveu, de chérir & de rechercher avec emprefſement le Commerce des Dames, qui lui doneſa cette Politeſſe ingénue & gracieuſe, d'où naît l'Aſabilité, ſans laquelle, *dit-il*, un Home de Condition eſt un Ruſtre inſupportable. Il lui préſente un autre motif, pour ſ'atacher aux Dames : C'eſt qu'on obtient à la Cour la préférence ſur ſes égaux, en captivant la bienveillance de ceux qui ont du Crédit, & que les Dames y en ont beaucoup : *Il eſt peu d'Etats*, continue-t'il, *dans lequel leur influence ne ſoit très grande, pour la diſpenſation des Charges & des Dignitez : Des Siècles innombrables ont confirmé cette prérogative au Beau-Sexe . . . . .* *Briguez les bonnes graces des Dames, lors que vous vous produirez dans le Monde. Puiſes, chez elles, cette douceur, cette complaiſance, cette bonté généreuſe, ſans leſ-*

quelles le plus grand Capitaine n'est qu'un homme féroce & barbare. Prenez d'elle les premières Leçons de l'Obéissance étroite, à laquelle votre Etat vous astreint. En vous prêtant à leurs innocens caprices, à leurs petites bizarreries, apprenez agréablement le grand art de céder aux circonstances, de renoncer à soi même, pour s'acomoder au tems.

Le jeune Comte forme à son Oncle des Difficultez, tirées des dangers de l'Amour. Le Chevalier les lui lève, par la distinction qu'il fait d'un Amour vertueux & de sentimens, d'avec celui qui n'a que la Débauche pour Objet. Il lui dit, que l'Amour doit être mis au rang des choses les plus excellentes, que l'excès & l'abus rendent détestables; qu'étant bien réglé c'est un Guide sûr à l'Héroïsme; que l'expérience de tous les Siècles fait connoître, que ceux dont le Cœur est insensible à l'Amour ne sauroient guères être touchés de la Vertu. Cet Entretien, qui mérite d'être lû, est orné de beaux Traits d'Histoire, pour appuyer le sentiment du Chevalier, & il est terminé par une *Anecdote Persane*, tendante au même but.

LE VIII. ENTRETIEN concerne les Vertus & les Qualités du Guerrier Subalterne. Il doit se concilier l'estime & l'amitié de ses Anciens; éviter de causer de la jalousie à ses Égaux.

par la délicatesse & la somptuosité de sa Table, par la beauté de ses Equipages, par la richesse de ses Présens. C'est par ses déférences qu'il peut se concilier l'Amitié de ceux dont l'Inimitié peut lui être redoutable, Il doit rechercher leur Compagnie, leur Conversation, écouter avec plaisir les Récits des Actions auxquelles ils ont eu part, louer la conduite qu'ils y ont tenue, éviter la Censure. Voilà le Chemin, pour se faire des Amis de ses Anciens, & se procurer des Patrons de ceux que l'on auroit eu pour Envieux.

Le Guerrier Subalterne doit aussi captiver l'estime & l'amitié du Soldat. Sans cela toutes ses qualités restent infructueuses. Privé des bras nécessaires à l'exécution, il ne sauroit rien tenter qu'à sa honte, & au désavantage de son Prince. On sera aimé & estimé du Soldat, si l'on est Soldat soi même. Un Corps à l'épreuve du travail & de la fatigue, un Cœur inaccessible à la peur, voilà, pour les Soldats, les qualités héroïques. Il faut les leur montrer par tout, se faire voir toujours, au premier rang, attaquer, ou repousser l'Ennemi, travailler avec eux aux Retranchemens & à la Tranchée, dormir à la belle Etoile ou sous la Tente, passer le jour & la Nuit sous les Armes dans les tems de crise, souffrir la faim & la soif avec eux,

être attentif à leurs besoins , empressé à y pourvoir , se montrer à leur égard Guide pleins de sagesse & de bravoure , Rémunérateur libéral & éclairés , Compagnon affectionné & généreux , Ami tendre , Supérieur affable & compatissant.

L'Officier Subalterne doit être obéissant , & ne jamais s'écarter de la subordination Militaire ; intelligent pour interpréter les Ordres du Comandant , les étendre , ou les restreindre , selon l'exigence des cas & des lieux. Il doit se faire une habitude , de recevoir l'Ordre , de quelle nature qu'il soit , avec un Visage riant , & voler à l'exécution. Il faut qu'il étudie , avec jugement , les manœuvres de son Général ; remarquer les fautes , pour les éviter un jour ; mais se garder de publier sa Censure , autant par égard pour son Supérieur , que pour ne pas perdre sa bienveillance. Sur tout cela , on cite de très beaux Traits d'Histoire , & des Exemples , qui convainquent de la justesse des Préceptes ; & on termine cet Entretien par une Histoire d'*Abissinie* , qui y est relative.

*Les Vertus & les Qualités du Général* font le Sujet du IX. ENTRETIEN. Pour faire le Grand Guerrier , il faut la Prudence , le Courage , & l'Activité. Ces trois Qualités renferment toutes les autres Qualités militaires. On entre dans un détail sur chacun

de ces Articles, & on les applique à divers Généraux ; entr'autres au Maréchal de *Turenne*, qui les a fait briller avec éclat dans toutes ses Campagnes. Mais il faut quelque chose de plus pour former le parfait Général, le Héros. Pour mériter ce titre glorieux, un Général doit rechercher avec zèle l'utile & l'honête, & ne se proposer que cela. Le vrai Chemin de la Gloire, c'est faire ce qui est honête de soi, utile à son Prince & avantageux à l'Etat. Qui cherche la Gloire, la Gloire le fuit ; mais qui fait mépriser cette fausse Gloire est sûr de ne pas manquer la véritable. Ici on compare divers Généraux, & on raporte quelques Actions du Grand *Condé* & du *Vi-Comte de Turenne*. Il est essentiel au parfait Général de ménager le Sang des Soldats, de veiller sans cesse à leur sûreté, de faire servir son Autorité & l'Afection des Troupes, à réprimer les Vices & le Crime. Il ne faut point de Combats inutiles ou hazardés. A cette occasion on cite des exemples des Généraux, qui ont suivi ces Maximes, & on relève les fautes de ceux qui les ont négligées. On blâme l'inhumanité, la cruauté, les pillages, les incendies &c. L'Adversité est la Pierre de Touche du Héros. Celui qu'elle aigrit, ou qu'elle abat, ne difère point de celui que la Prospérité en orgueillit. C'est dans l'un come dans l'autre un Ef-



prit foible, une Ame au dessous de la Fortune. Cet Entretien est terminé par le Portrait Historique de *Sertorius*, le plus grand Home de Guerre, que l'Antiquité ait eû.

*Le X. ENTRETIEN* traite des Richesses, de leur acquisition, de leur usage. On n'entrera pas dans le détail de cet Entretien, & on se contentera de cette judicieuse Réflexion: *Aprécions l'Or & l'Argent ce qu'ils valent. Si par eux mêmes ils sont peu de chose, ils sont beaucoup, à cause de leur usage. Par eux on est utile à ses Amis, auxquels on rend la Vie agréable; par eux on peut braver ses Ennemis, dont-ils rendent independant; par eux on affermit l'honête Home dans la pratique de la Vertu, en le préservant de la tentation de s'en écarter; on y rapelle le Vicieux, en la lui rendant lucrative; enfin par les Richesses on fait des heureux; & tous les Homes étant également portés à rechercher le bonheur, celui qui est en état de les aider à le trouver, obtient leur amour & leur respect.* On fait conoitre principalement l'usage que le Général doit faire des Richesses.

*Le XI. ENTRETIEN* renferme une Histoire Turque, & est une suite du précédent. On y voit qu'une fordide Avarice expose un Général à l'infamie.

On voit, dans le XII. ENTRETIEN, la Réponse du Héros. Orné de toutes les Ver-

tus & de toutes les Qualités qui le forment; parvenu heureusement au bout de sa Carrière, faisant un bon usage des Richesses, il n'a plus qu'à jouir du fruit de ses Travaux, & à veiller à emporter ses Vertus dans le Tombeau. Il y a une fort belle discussion sur la Gloire transmise à la Postérité la plus reculée. Ce n'est point à cette fumée, que sa récompense est attachée. Tout Home vertueux n'a pas de plus grand plaisir, en faisant une Action vertueuse, que celui de la faire; il en est récompensé par le soulagement qu'un autre a reçu de lui, par la satisfaction, la joie qu'il procure, & la reconnoissance que l'on en a. Le Héros goûte le plaisir d'être loué de ses Contemporains & de la Postérité; mais il regarde cette louange come une suite de ses Actions; & il est bien éloigné de penser, que jamais elle eût mérité d'en être la fin. Il a eu pour but le bien public, l'Avantage de son Maître; il est récompensé par la satisfaction d'avoir mérité l'amour des Peuples & l'estime de son Maître. Le Héros trouve du plaisir à penser, que ses Enfans se feront honneur de l'avoir pour Père; il raproche le tems où ils le prendront pour leur Modèle. Une courte Histoire du Vicomte de *Turenne*, fait conoitre les Biens, qui entrent dans la récompense de l'Héroïsme. Jamais Héros, dit-on, n'en fût mieux partagé.

Afin que l'on puisse juger de la nature des Histoires placées après chaque Entretien, on placera ici celle qui est à la suite du Ier. & qui définit l'Héroïsme & le Héros.

## KOREM ET ZENDAR,

### *Histoire Tartare.*

**C**ORDUBA, Roi de *Téran*, dans la *Grande-Tartarie*, fut un Prince adoré de ses Sujets, à la félicité desquels il travailla sans relâche, pendant un très long Règne. Couvert de Gloire, & chargé d'Années, il ne desiroit plus que de s'assurer un Successeur, qui le fit moins regretter de ses Peuples. C'étoit à lui qu'il apartenoit de le choisir: Car n'ayant d'Enfans qu'une Princesse, il devoit, selon les Loix de *Tartarie*, remettre son Sceptre à celui qu'il lui doneroit pour Epoux, pourvû qu'il fût du Sang de *Tamerlan*.

AKEBAR, Roi de *Balk*, & MAMELOUK, Sultan de *Carisme*, prétendoient avec une égale ardeur, à un Mariage, qui devoit doubler leur Puissance; & dans l'idée que *Corduba* se déclareroit en faveur de celui dont l'inimitié lui feroit plus redoutable, chacun d'eux menaçoit de venir à la tête d'une Armée; faire valoir à *Téran* son Amour pour la Princesse *Almanzaris* & sa riche Dot. Le vieux Roi, ayant examiné le parti qu'il lui convenoit de prendre, se déterminâ à la

Guerre, & convoqua les Etats de son Roïaume ; afin de leur notifier sa résolution.

Il y avoit à la Cour de *Téran* deux Princes Cadets du Sang de TAMERLAN, qui sembloient, par leur mérite personnel, dignes de la plus haute fortune. Ils brûloient de la plus violente passion pour *Almanzaris*. Mais come ils n'avoient que leur Naissance & leurs belles Qualitez, pour apuier leur Amour, ils n'avoient osé se déclarer. Le Roi avoit remarqué ce qu'il leur en coütoit pour cacher leurs sentimens ; & sa bonté leur tenoit compte de leur respect.

Les Grands étant acourus de toutes les parties du Roïaume, & les Députez du Peuple s'étant rendus au Palais, voici le Discours que leur adressa le Sage *Corduba*.

*Je n'ai point trop vécu, mes Enfans, pais que chacun de mes jours, employé à l'avantage de mes Sujets, a été sans reproche. Maintenant que mes infirmités ne me laissent plus vivre pour vous, il est tems que je meure ; ou du moins, en attendant qu'il plaise à Dieu de me tirer du nombre des Vivans, je dois user des jours qu'il m'accorde, pour vous consoler & vous empêcher de souffrir de ma mort.*

Le bon Roi fût interrompu par les Sanglots de l'Assemblée. Ce qu'il faisoit envifager dans le lointain sembla présent ; & la douleur s'exprima come la tendresse, par les

aclamations les plus affectueuses. Après avoir remercié les Députez de ce nouveau témoignage de leur affection, *Corduba* continua ainsi son discours.

Akebar & Mamelouk veulent régner sur vous. Ils n'ont aucun droit, ni sur mon Trône, ni sur ma Fille; & ils menacent de se les acquérir par les Armes. Je suis Roi, je suis Père, ô Tèranites! & je sais quel Epoux convient à ma Fille, quel Souverain mes Sujets doivent souhaiter. Akebar & Mamelouk sont également indignes de mon choix; & quelles que soient leurs forces, il vaut mieux les avoir pour Ennemis, que pour Maitres. Illustres Descendans du Grand TIMUR, Brave KOREM, Intrépide ZENDAR, c'est vous que je charge du soin de préserver les Tèranites d'oppression. Partagez entre vous les forces de mon Roïaume, & marchez contre ses Ennemis. Il faut à mes Peuples & à ma Fille un Héros pour Maitre. Briguez tous deux ce beau titre avec une noble émulation: Celui qui l'aura mérité à la fin de cette Guerre, sera le Roi des Tèranites, & l'Epoux d'Almanzaris.

*Corduba* se tût après ces mots. Il rompit l'Assemblée, qui ne lui répondoit que par des applaudissemens; & il fit expédier, ses Ordres pour que l'on obéit à *Korem* & à *Zendar*, dans tout le Tèran, ainsi qu'à lui même. Suivons ces deux Princes dans leur Expédi-

tion, & voions lequel mérita d'être Gendre de *Corduba*.

*ZENDAR* travailla, avec une diligence extrême, à grossir l'Armée qu'il avoit à lever. Il s'affectiona les Soldats, par des distributions d'Argent, il anima les Officiers, par les distinctions & les espérances les plus flatteuses; il fit de grands amas de Vivres & de Munitions; il établit de bons Magazins; il exerça ses Levées; & quand la Saison commença, il se mit en Campagne. C'étoit contre *Mamelouk*, qu'il lui étoit échû de marcher. Les petites Républiques, qui séparoient le Roiaume de *Téran*, de celui de *Carisme*; pouvoient se laisser gagner par les promesses, ou intimider par les menaces du Sultan. *Zendar* s'affura d'elles, en surprenant leurs Villes, en mettant Garnison dans leurs Fortereffes, en s'emparant de leurs Armées; & n'ayant plus rien à redouter de ces petits Etats, qu'il mettoit dans l'impuissance de lui nuire, il entra dans le Roiaumé de *Carisme*, où il se répandit come un Torrent.

*Mamelouk* ne s'étoit pas attendu à tant de vigueur, de la part de *Corduba*, dont il connoissoit l'amour pour la Paix. Il n'avoit pas encore assemblé son Armée, lors que *Zendar*, Maître de la Campagne, s'étoit déjà fait ouvrir plusieurs grandes Villes. Guer-

fier, aussi habile qu'actif, le Général Tèranite osa ataquer de vive force les Places, qui lui fermèrent leurs Portes. Il disposa ses Travaux, avec tant de capacité, il les poussa avec tant de diligence, il donna les Assauts avec tant de bravoure, qu'en peu de jours celles qui s'opiniatroient le plus à la défense se rendirent à discrétion.

Déjà *Zendar* arrivoit à la vûe de *Carisme*, lors que le *Sultan*, à la tête d'une Armée beaucoup plus nombreuse, vint s'oposer à la rapidité de ses succès. Pendant plusieurs jours, il y eût de grosses Escarmouches, dont l'avantage fût constamment du côté des *Tèranites*. Le *Sultan* regardant ces pertes de détail, comme des présages de celle d'une Bataille; s'il la livroit, proposa la Paix. Les principales Conditions étoient, qu'il renonceroit à la Princesse *Almanzaris*, qu'il seroit Allié de celui qui l'épouserait, & qu'il tiendrait à hommage, des Rois de *Teran*, les Terres de *Carisme*, que *Zendar* avoit mises à contribution.

Le Prince Tèranite rejetta ces propositions, en les traitant de ridicules, vû, disoit-il, que *Mimelouk* renonçoit à ce qu'il ne pouvoit plus obtenir, & demandoit à être Vassal, tandis qu'il ne pouvoit éviter de devenir Sujet. La Bataille se donna sous les Murs

de *Carisme*, & elle dura tout le jour. Le *Sultan* s'y comporta en Prince, qui n'avoit d'autre ressource que dans la Victoire, & il y fit des prodiges de Valeur. *Zendar* y fit le devoir d'un grand Capitaine, & d'un vaillant Soldat. Plusieurs fois il rétablit le Combat par sa bravoure, & remédia par sa profonde capacité à de fâcheux accidens. Enfin il fixa la Fortune; sa Victoire fût complète. Le *Sultan*, laissant la moitié des siens sur le Champ de Bataille, recueillit dans sa Capitale l'élite du monde qui lui restoit, & il s'y enferma, avec la résolution de s'enfermer, sous ses ruines, si son Ennemi refusoit d'entendre à la Paix.

*Zendar* fût sourd aux prières des Députés. Après avoir donné quelques jours de repos à son Armée, il lui fit faire ses Lignes autour de la Ville. Il amusa le *Sultan* par les préparatifs & les travaux d'un Siège régulier; & profitant d'une Nuit sans Lune, il donna une Escalade générale. Le *Sultan* accourut à l'endroit où les grands efforts qui s'y faisoient, lui firent juger que *Zendar* étoit en personne. Il vit cet inflexible Ennemi, qui, renversant tout ce qui s'oposoit à lui, avoit déjà gagné pié sur l'Escarpe, & se disposoit à pénétrer sur le Rempart. N'écou- tant plus que son désespoir, ou se flatant que le Combat singulier lui seroit favorable,



Il se fit jour jusqu'au Prince, qu'il provoqua: La fortune de *Zendar* ne se démentit point. *Mamelouk* tomba sans vie, des premiers coups qui lui furent portés. Le bruit de sa mort s'étant répandu, les *Carismites* mirent bas les Armes, implorèrent la clémence du Vainqueur, qui n'eût pas peu de peine à retirer ses Gens échaufés au carnage.

Le jour parût. *Zendar* s'affura des postes dans la Ville. Il fit proclamer *Corduba* Sultan de *Carisma*; il prit le Serment des Habitans; & n'ayant eu besoin, pour soumettre le reste du Roïaume, que du tems nécessaire pour le parcourir, il retourna à *Téran*, vers la fin de l'Automne, mettre aux pieds de la Princesse *Almanzaris*, une des plus belles Courones de la *Tartarie*.

Tandis que *Zendar* remplissoit le *Téran* du bruit de ses Exploits, à peine les *Téranites* se souvenoient-ils, que *KOREM*, son Rival, avoit une Armée sous ses Ordres. Cependant il n'avoit pas cessé un instant de travailler à l'aquisition du Titre d'où dépendoit sa félicité; mais il avoit pris une autre voie que *Zendar*. Sa première attention avoit été de rassurer les petites Républiques, qui étoient entre le Roïaume de *Balk* & celui de *Téran*. Pour Garans de sa fidélité à tenir les paroles qu'il leur donoit, il leur avoit re-

mis des Otages, & par là s'étoit mis en droit d'en exiger d'eux. Il avoit dispersé, dans les Provinces de *Balk*, des Homes chargés de Manifestes, dans lesquels, après avoir exposé les motifs de la Guerre, il protestoit & rejettoit sur *Akebar* tous les malheurs qui en résulteroient pour les Peuples. Outre cela il ordona à des Emissaires affidés, de se cacher dans les Villes ennemies, de se mêler dans les Assemblées & les Conversations des Citoyens, d'y relever la conduite qu'il se proposoit de tenir, & d'y faire conoitre les pertes qu'il feroit souffrir au Roi. Assuré de l'affection des Républiques neutres, il borna ses Munitions à des Armes & de l'Argent; & suivi de *Vingt mille Tèranites*, choisis entre les plus robustes & les plus dociles de la partie du Roiaume où il lui étoit échû de faire des Levées, il se mit en marche. L'exactitude avec laquelle il paioit tout ce qu'il se faisoit fournir, mit l'abondance dans son Camp. Les Païsans acoururent en foule avec les Vivres dont ils pouvoient se passer; & se félicitant d'une Guerre, qui les enrichissoit, sans leur faire courir aucun danger, ils s'attachèrent, par l'amour & la reconnoissance, au Général à qui ils étoient redevables de ce prodige.

Tant de mesures & de modération donna le tems à *Akebar* d'assembler ses forces, & il se

trouva , sur la Frontière , avec une Armée de Cinquante mille Hommes , ne faisant aucun doute d'acabler *Korem*. Mais il ne connoissoit pas l'Ennemi qu'il avoit en tête. Ce Prince , chargé de préserver les *Téranites* de l'oppression , se bornoit à les couvrir. Toujours en l'Air , avec sa petite Armée , qu'il partageoit même souvent en plusieurs Camps volans , il s'appliqua à tenir continuellement *Akébar* en inquiétude. Il choisit des postes , où il étoit sûr de ne pouvoir être forcé à combattre , & qui le rendoient maître de le faire à sa volonté. Il défendit à ses Officiers toute Action , qui en auroit pu engager une générale ; il leur recommanda de n'en manquer aucune de détail. Par cette conduite , il réussit à arrêter , à fatiguer , à consumer cette nombreuse Armée , qui ne pouvoit faire aucun mouvement , sans découvrir quelqu'une de ses parties aux coups des vigilans *Téranites*.

*Akébar* s'étant vu enlever tous ses Fourageurs , & ensuite un de ses Quartiers , résolut de brusquer la Guerre , en pénétrant dans le Roïaume de *Téran*. Il entra sur les Terres des petites Républiques neutres. Mais come il n'étoit pas disposé à payer ce qu'il se croïoit en état d'exiger , & que d'ailleurs les Cœurs étoient à son Ennemi , il se vit bientôt acueilli de la Disette.

*Korem*, qui avoit tout prévu, se reposa du soin de faire tête au Roi de *Balk*, sur les Troupes qu'il avoit laissé à la Frontière. Pour lui, avant fait prendre un grand détour à une partie de sa Cavalerie, qu'il envoie mettre à Contribution les Provinces de *Balk*, dégarnies de Gens de Guerre, il se mit, avec le reste de son Armée, à suivre *Akébar* en queue, le harcelant sans cesse, lui rendant de jour en jour plus difficiles les Convois, qu'il ne pouvoit intercepter, & mettant de plus en plus son Armée à l'étroit.

Les Païsans, pour qui les Soldats d'*Akébar* étoient sans égards, leur coururent sus, & établirent une Guerre, qui pour être plus cachée n'en étoit que plus cruelle. Les Contributions, que la Cavalerie Tèranite levoit, remplirent d'épouvante & de murmures le Royaume de *Balk*. Tout à coup *Akébar* vit tarir les ressources qu'il tiroit de ses Etats, La Maladie se mit dans dans son Armée; & pour comble de disgrâce, *Korem* parvint jusqu'à lui couper le retour: Ce qui rendit le découragement général.

Dans ces affreuses circonstances, *Akébar* envoia demander la Paix, laissant *Korem* presqu'entièrement le maître d'en régler les conditions, & ne se réservant que de mourir, si elles étoient insupportables. Voici la réponse du Prince Tèranite.

Les Rois ne font la Guerre, que pour affermir la Paix. Promettez, Seigneur, de garder religieusement l'Alliance avec Corduba, & le Successeur qu'il lui plaira de se donner. Réparez les dommages, que vous avez causé aux Républiques neutres & aux Teranites. Plût à Dieu, que nous pussions faire revivre les Morts, tout seroit oublié.

Akébar, saisi d'admiration, jura la Paix. Il donna des assurances pour les Conditions; & s'étant retiré dans ses Etats, il y publia, que Korem avoit autant de vertu, que de capacité.

Le Prince, après avoir licencié son Armée, vint à Téran, rendre compte de sa conduite. Corduba étoit trop bien servi, pour avoir ignoré aucune des démarches de Korem; & déjà il avoit prononcé entre les deux Rivaux. Écoutons le Sage Monarque. Son équité va couronner le Héros, & payer le Grand Guerrier. Les Etats étant assemblés, & les Députés du Roïaume de Carisme y aians pris séance, Corduba parla ainsi:

Intrepide Zendar, votre Valeur & votre Capacité m'ont aquis un nouveau Roïaume; mais les Sujets, que votre Conquête me donne sont des Ennemis déguisés, que vous mettez au nombre de mes-Enfans: Je ne veux point, en les adoptant, faire entrer la Discorde dans ma Famille. Que les Carismites aient un Roi

dont ils puissent se croire uniquement aimés, Allez, Brave Zendat, allez régner dans Carifmé. Les terribles effets de votre Valeur, dans ce bel Empire, vous y ont fait craindre & admirer. Laissez reposer vos grandes Qualitez, & joignez leur des Vertus d'un plus haut prix. Les pertes que vous avez fait souffrir aux Carifmites veulent être réparées; elles ne vous permettent point de vous livrer à votre Génie, & de leur faire voir un Conquérant sur le Trône de leurs anciens Rois. Montrez leur un Père; & forcez les, par des bienfaits continuels, à chérir la Main, qui fit couler leur Sang.

Pour vous, Généreux Kôrem, qui savez vaincre les Ennemis des Teranites; & leur gagner des Amis; vous qui aimez la Paix; & savez faire la Guerre, qui pratiqués les Vertus utiles & aimables, soiez l'Epoux de ma Fille; recevez mon Sceptre avec sa Main. Mes Peuples, sous un Roi tel que vous; n'ont à redouter, ni les Vices au dedans, ni les Voisins au dehors du Roïaume. Soiez leur Maître; soiez mon Fils, Vous êtes un Héros, Zendar; peut le devenir.

**M**ARC-MICHEL BOUSQUET & C. à Lausanne viennent de publier un petit Octavo, caractère Cicéro ordinaire; sous ce Titre; L'INOCULATION JUSTIFIÉE, ou Dissertation pratique & apologésique sur cette Méthode;

avec un *Essai sur la Muë de la Voix* ; par M. TISSOT, D. M. de la Faculté de Montpellier, pag. 175. sans l'Épître dédicatoire à M. TISSOT, Pasteur de l'Eglise de Pampigni, & le Discours préliminaire. L'Essai sur la Muë de la voix contient seul 19. pages.

Ce Traité est écrit avec beaucoup d'ordre, de netteté & de Science. L'Auteur y fait d'abord l'histoire de l'Inoculation jusques à nos jours, sans nous laisser ignorer comment en particulier elle a été introduite dans la Suisse, premièrement à Genève, & ensuite à Lausanne. Il examine après cela les Raisons qui exigent l'usage de l'Inoculation & les Autorités qui font en sa faveur. Entre ces Autorités il allègue celle de l'illustre M. DE HALLER, auquel il a fait voir son Manuscrit, & il les fonde à peu près toutes sur le succès que cette Opération a constamment eu, & sur lequel il entre dans le détail. De là il passe à la Théorie, & puis à la Pratique de l'Inoculation, & finit en répondant aux Objections, tant morales que physiques, qu'on a opposées à cet usage. A l'occasion d'une de ces Objections, M. TISSOT fait une Digression intéressante, de dix pages, sur la Nature ; & là, dans une Note, il promet de publier incessamment la Traduction qu'il vient d'achever du beau & fameux Mémoire de M. DE HALLER sur l'*Irritabilité*.

Ce nouveau Traité sur l'Inoculation renferme tout ce qu'on peut chercher & trouver dans tous ceux qu'on a publié jusques ici sur cette Matière. Mais en quoi il nous paroît les surpasser, c'est dans ce qu'il y a de plus essentiel & de principal dans cette Affaire; savoir dans ce qui regarde la Pratique même de l'Inoculation, sur laquelle on s'est ici assez étendu, & à ne laisser même rien à desirer. Dans la préparation, la Saignée n'est admise que dans le cas de Pléthore; & les Bains doux, quoi que d'un usage plus général, souffrent aussi quelque restriction. Mais un Trait remarquable & intéressant sur cet Article en particulier, c'est ce que l'Auteur, en se fondant sur une Autorité des plus respectables, dit du Petit-lait, pur & simple. Après avoir réglé ce qui regarde la Diète, il le recommande come le meilleur Remède interne qu'on puisse emploier dans la préparation à l'Inoculation, en tant que relâchant, délaiant, adoucissant, rafraichissant & calmant.

On explique la Mue de la Voix en attribuant la nature du Ton, non à la différente ouverture de la Glotte, come on l'a fait jusques ici; mais à la Vibration des deux Ligamens qui en forment les lèvres, suivant les principes, de l'Excellent & incomparable M. FERREIN; *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences* 1741.



LOGOGRIPE.

**O**N me voit dans les Camps , on me voit dans  
les Villes ,

Remuant , agissant à pas lents & tranquilles.

Par tout on me respecte , & par tout on me craint ;

Je vas , je viens , je change & ma course & mon train.

Je repose souvent ; mais quand on dort , je veille ,

Et prête au moindre bruit une attentive oreille.

Veux tu me combiner ? Dans mes renversemens ,

Je t'offre , *Cher Lecteur* , deux des quatre Elémens ;

Des Plantes , des Monoïes , des Outils des Machines ;

Ce Métal , qui fait tout , qui naît en plusieurs Mines ;

Des Insectes ; des Fruits beaux & délicieux ;

Doux , amers & piquans , plus ou moins précieux ;

Des Animaux privés , sauvages , domestiques ;

Des Instrumens nouveaux , si tu le veux antiques ,

Qu'importe ; on les a faits pour enchanter nos sens ,

Et pour les animer par de tendres accens.

Je te présente encore un Poisson à coquille ,

Peu connu parmi nous , à trouver difficile ;

Plusieurs Noms d'Ecrivains , celui d'un bon Auteur ,

Ami de ses Clients , & jamais leur Flateur :

La *Bruyère* , *Boileau* , lui rendirent justice ;

L'Honneur fût sa Vertu , la Pauvreté son Vice.

Un Poète fameux se trouve dans mon sein :

Il a , *disoit Varon* , l'agréable & le fin :

*Horace* lui reproche un comique assés fade ,

Des Vers mal cadencés , un enjument maussade.

Je te promets bien mieux , un Poète étonnant :

Il vit ; déjà son Nom vole au delà du tems.

Combines moi toujours , je te montre des Villes ,

Des Drogues , des Oiseaux , des Monts , des Champes  
fertiles ,

Un Os du Corps humain, qui s'emboîte au tibia,  
 S'attache au tibia, rend le marché plus sûr.  
 J'occupe tes regards d'un Ornement d'Eglise,  
 Qui dépeint d'un Seigneur les Armes, la Déesse,  
 Les Supôts, les Emaux, Marques de vanité,  
 De faste, de grandeur, & de mortalité.

ESCALIER est le mot de l'Enigme, &  
 SARASIN celui du Logogriphe du  
 Mois de Juin.

## T A B L E.

<b>L</b> ettre sur l'Hospitalité d'Abraham.	3
Remarques sur l'Histoire du Parlement d'Angleterre de l'Abé Raynal.	29
Le Spectateur IX. Discours.	50
Lettre au Spectateur.	62
Remarques Critiques des Annales de l'Em- pire de Mr. de Voltaire.	66
L'Eloge de la Sincérité, Poëme.	70
Stances à Philis.	73
L'Ecole du Gentilhomme, Extrait de cet Ou- vrage.	75
Korem & Zendar, Histoire Tartare, tirée du même Livre.	93
Extrait d'un Livre intitulé, L'Inoculation justifiée &c.	104
Logogriphe.	107